

28 OCTO 1962

La Société Industrielle et Agricole du Niari

(S. I. A. N.)

(Congo-Brazzaville)

Entre Brazzaville et Dolisie s'ouvre, sur près de 200 kilomètres, une voie de passage commode que route et voie ferrée ont toutes deux empruntée: c'est la vallée du Niari. Un certain nombre de facteurs physiques et humains semblaient favoriser une mise en valeur régionale: vastes étendues planes ou peu accidentées, présence de terres relativement fertiles, facilités de circulation. Ceci explique que, à partir de 1946 surtout, se soit installé ici un colonat européen, vivement encouragé et soutenu par les services officiels du Gouvernement général.

Le faible peuplement autochtone a permis l'octroi de concessions assez vastes (quelques centaines à plusieurs milliers d'hectares) situées sur l'une ou l'autre rive du Niari, entre Dolisie et Mindouli. L'objectif de la plupart des colons était la production d'arachide en culture mécanisée, qui donnait alors de grands espoirs. Ce fut un échec, malgré les conseils et les multiples essais de stations d'expérimentation comme l'I.R.H.O. (Institut de Recherches pour les Huiles et Oléagineux), la Station Agronomique de Loudima, l'I.F.A.T. (Institut des Fruits et Agrumes Tropicaux). C'est que l'on avait compté sans les aléas du climat local, la fragilité des sols, certaines insuffisances techniques dans le domaine des machines, et la virulence de l'une ou l'autre maladie végétale. Ceux qui survécurent ne purent le faire qu'en modifiant leurs objectifs, en « se reconvertissant ». C'est ainsi que, en 1962, l'arachide ne joue plus aucun rôle dans les succès économiques remportés par deux organismes différents: la S.A.F.E.L. (Société Africainé d'Élevage), qui possède un très important troupeau de bovins, et la S.I.A.N. (Société Industrielle et Agricole du Niari), qui s'est spécialisée dans la culture et la transformation de la canne à sucre. C'est de celle-ci, exclusivement, qu'il sera question ici (1).

(1) Cette étude a été rendue possible par un séjour effectué à la S.I.A.N. en octobre 1962. Nous y avons reçu le meilleur accueil, et nous exprimons ici notre vive gratitude à M. de Vriendt, le directeur, et à tous ses collaborateurs, qui n'ont épargné ni leur temps, ni leurs explications, pour nous faciliter la tâche.



STOM.

Fon	
N° :	1539
Cote	B
Date	9 JUIN 1962

I. - LE DOMAINE DE LA S.I.A.N.

1. - Les difficultés de l'entreprise.

La S.I.A.N. est l'une des plus anciennes entreprises installées dans le Niari, puisqu'elle a été fondée en 1929 par M. Ottino. Le chemin de fer Congo-Océan était alors en cours de construction et M. Ottino, semble-t-il, mettait son espoir dans la création d'une gare de triage, à mi-chemin entre Brazzaville et Pointe-Noire, celle-ci donnant naissance à une agglomération de quelque importance. Il pouvait penser que se développerait ainsi un marché vivrier, qui serait en même temps un réservoir de main-d'œuvre. Il demanda donc, et obtint, une concession de 20 000 hectares, à cheval sur la voie ferrée, dans le but d'y pratiquer la culture en grand du manioc, nourriture de base de la population. Une féculerie était prévue, à laquelle s'adjoignit plus tard une huilerie.

Ces espérances furent déçues, la gare de triage étant en définitive installée à Dolisie, point où les locomotives devaient être jumelées pour le franchissement du Mayombe (fortes pentes, courbes à petits rayons) (2). Il y eut cependant plusieurs centaines d'hectares mis en manioc. Si la féculerie ne pouvait avoir une grande activité faute de débouchés, l'huilerie, par contre, disposait d'un marché local en travaillant soit les arachides, soit les noix de palme. L'affaire végéta tant bien que mal jusqu'en 1949, date à laquelle elle fut cédée aux Grands Moulins de Paris.

C'était alors la période d'engouement pour la culture mécanisée de l'arachide. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les nombreuses raisons qui l'ont conduite à l'échec; citons seulement: l'insuffisance des études préalables (agronomiques, pédologiques, climatiques, etc...), la quasi impossibilité de faire deux récoltes normales dans l'année, condition de la rentabilité certaine des entreprises, les difficultés de mise au point d'une arracheuse pratique, enfin, et surtout, la dégradation rapide des sols en culture continue, par épuisement ou érosion (3).

Il faut reconnaître que la S.I.A.N. chercha très vite une échappatoire à une monoculture aux résultats douteux. Des essais furent tentés dès 1952 avec le sisal, le bananier, et surtout la canne à sucre, grâce à des boutures prélevées sur des variétés locales, ou

(2) Cette gare a effectivement provoqué le développement d'une petite ville qui compte aujourd'hui 12 500 habitants.

(3) Ce dernier danger n'avait pas échappé à certains. Citons ici un spécialiste: « Le Niari n'est ni le Far-West, ni surtout la Beauce. Certes, la vision en octobre ou février d'immenses parcelles bien labourées, bien propres, mais aussi bien dénudées, remplit d'enthousiasme le spectateur ou le reporter non averti. Pour moi, cette vision me serre le cœur, car je sais à quels dangers les terres ainsi traitées sont exposées, et je prévois la médiocrité des récoltes à venir, sinon la stérilisation totale auxquelles aboutiront de tels efforts, incontestables mais vains ». Exposé fait à la première réunion plénière du Comité d'Aménagement de la Vallée du Niari, par l'Inspecteur général de l'Agriculture Coleno, Loudima, 14 janvier 1953.

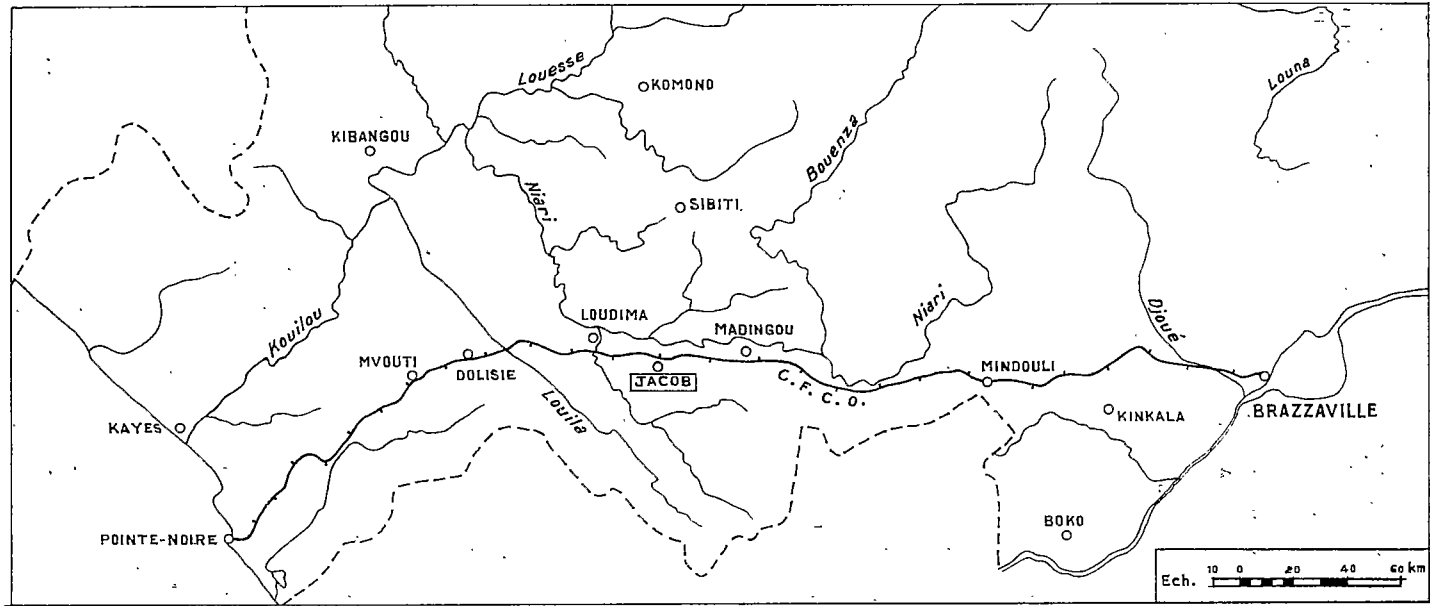


Fig. 1. - Croquis de localisation de Jacob.

importées de divers points du monde. Après quatre années d'expérimentation, cette dernière culture allait avoir un développement rapide et, sur la concession, éliminer toutes les autres. Elle s'avère aujourd'hui une remarquable réussite: la production couvre la consommation nationale, permet d'exporter largement vers les territoires de l'ancienne A.E.F., et l'appel de main-d'œuvre a donné naissance à une agglomération nouvelle — Jacob — qui, en moins de six ans, a sans doute pris au Congo la troisième place, après Brazzaville et Pointe-Noire.

2. - Le cadre physique.

a) *La structure et le relief.*

La vallée du Niari, entre Mindouli et Loudima, constitue l'extrémité sud-orientale d'une région nettement déprimée, située entre les hauteurs du Mayombe, au Sud-Ouest, et la zone des collines qui s'élèvent lentement, au Nord-Est, vers le massif cristallin du Chaillu. Son altitude décroît lentement, de 200 m environ près de Kimbédi, où elle est très étroite, à 160 m vers Loudima, où elle atteint une trentaine de kilomètres de largeur.

Structuralement, elle fait partie du synclinorium Niari-Nyanga, qui occupe l'avant-pays du Mayombe jusque bien au-delà de la frontière Congo-Gabon. Ce synclinorium est nettement dissymétrique; le versant Sud-Ouest présente des couches redressées, parfois faillées, et qui apparaissent en affleurements étroits et parallèles; le versant Nord-Est monte au contraire en pente douce et régulière vers les monts du Chaillu, et les couches successives affleurent largement, les alternances de roches dures et tendres donnant des reliefs de *cuestas* classiques.

Le Niari s'est enfoncé, sans doute à partir d'une surface d'érosion, sur le flanc septentrional du synclinorium, en position subséquente. Avec l'aide de ses affluents, il a largement déblayé sur sa rive gauche, la région structuralement la plus déprimée, créant une topographie molle de plateau bas, à vallonnements très aplanis. Quelques crêtes vigoureuses la dominent, protégées par la plus grande dureté des roches constituantes, ou par leur position synclinale (Monts Kinoumbo: 784 m; Monts de Ngouédi: 723 m).

Le fleuve lui-même possède un cours encaissé de plusieurs mètres entre des berges très raides, l'érosion verticale ayant pris de vitesse l'érosion latérale. Il dessine d'innombrables méandres dont certains ont été recoupés, ou sont en voie de l'être.

Le relief de la concession S.I.A.N. est simple (fig. 2). Au Nord, sur la rive droite du Niari, s'élèvent des collines (Monts Sakou, monts Soulou) qui culminent à 419 m d'altitude. Les pentes en

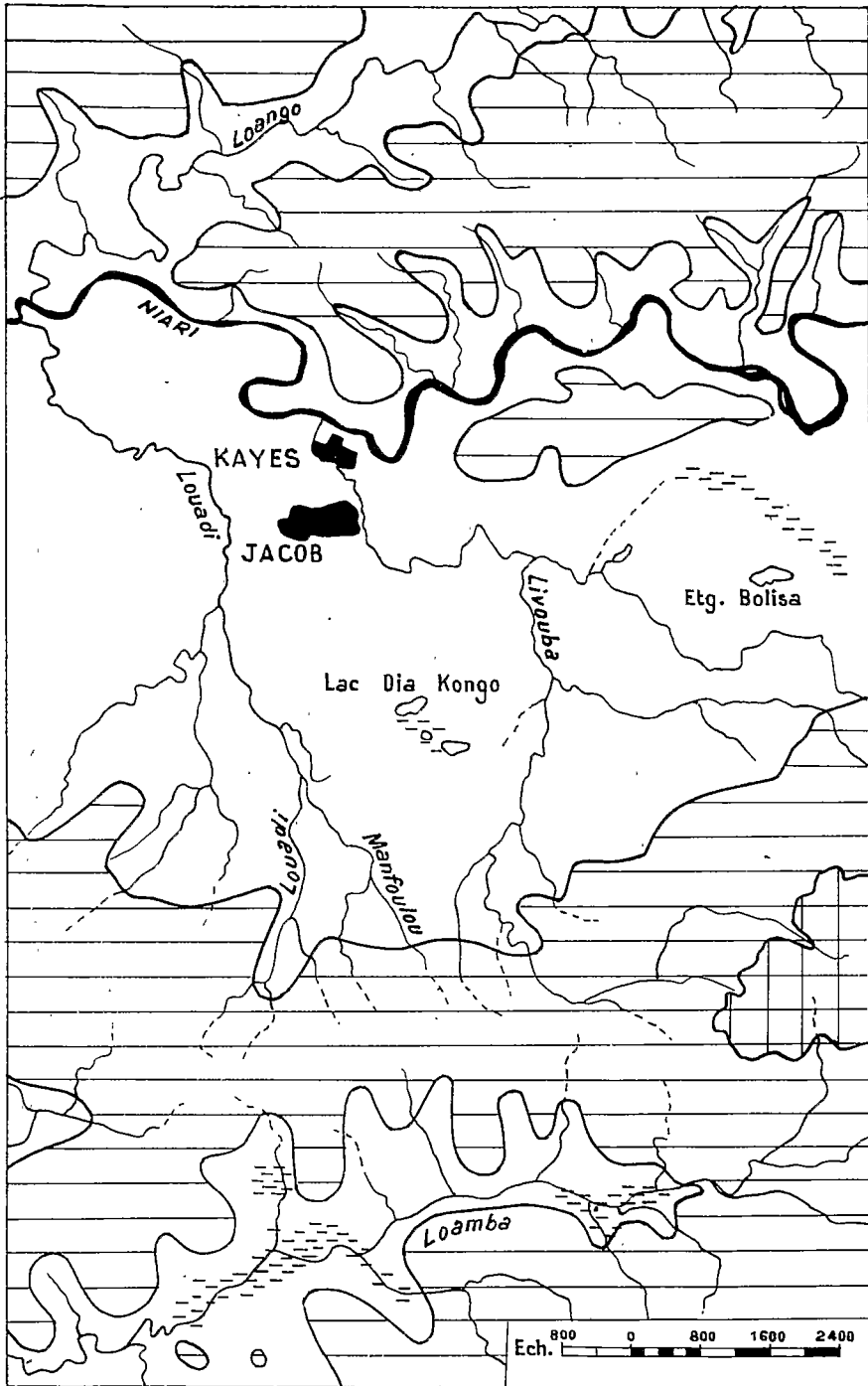


Fig. 2. - Relief et hydrographie de la vallée du Niari dans la région de la S.I.A.N.
 1. Altitude inférieure à 200 m. — 2. Altitude comprise entre 200 et 400 m. — 3.
 Altitude supérieure à 400 mètres.

sont raides, dénudées; la végétation est une savane à peine buissonnante, sauf sur les parties les plus élevées où une forêt assez dense a pu se maintenir. Mais elle recule un peu plus chaque année devant l'assaut des feux de brousse et celui des défricheurs qui ne lui abandonnent que les plus fortes pentes.

Cette destruction de la couverture végétale laisse le champ libre à une érosion violente dont les griffures ouvertes marquent le paysage; des ravineaux étroits se muent très vite en véritables tranchées, au débouché desquelles s'étalent de petits cônes d'alluvions. La roche sous-jacente, base de la série schisto-calcaire, est formée de calcaires en bancs épais, gris bleu à la base, plus clairs au sommet. L'horizon supérieur est massif, oolithique. L'ensemble a une puissance d'une soixantaine de mètres (horizon SC 1, fig. 3).

La rive gauche est partout moins élevée. Une sorte de banquette irrégulière la suit, à 180-200 m d'altitude, développée dans une puissante assise de calcaire argileux, alternant avec des marnes (SC II: 200 m d'épaisseur), tandis que s'appauvrissent beaucoup les faciès dolomitiques. Cet ensemble de roches plus tendres est découpé par un réseau dense de petits cours d'eau, dont beaucoup ne coulent qu'en saison des pluies. Seuls sont pérennes les plus importants: Livouda, Louadi; mais leur débit tombe en fin de saison sèche, à quelques dizaines de litres/seconde.

Bien que le faciès principal soit de calcaire argileux, il ne s'en est pas moins produit de nombreux phénomènes d'érosion chimique. La concession est truffée de dépressions fermées circulaires, de profondeur et de diamètre très variables, qui ne sont rien d'autre que des dolines. Peu accentuées, elles peuvent encore être mises en culture; trop profondes, elles sont plantées en cassias, en eucalyptus, ou servent de dépotoirs. Certaines, rendues imperméables par un tapis argileux, ont donné naissance à des étendues d'eau pompeusement appelées lacs: lac Konzi, lac Dia Kongo, lac Malosso, ces deux derniers aujourd'hui asséchés.

Vers le Sud, l'altitude se relève insensiblement, jusqu'à une ligne de crête, à 220 m, très aplanie, qui sépare les réseaux hydrographiques Louadi - Livouba du réseau de la Loamba, dont le cours marécageux s'accompagne d'une très mince galerie forestière (fig. 2). Sur cette dorsale, apparaît l'horizon SC III (fig. 3), essentiellement dolomitique, et qui a donné naissance, presque partout où il affleure (Boucle du Niari, par exemple), à des séries de pitons calcaires très aigus, qui font parfois penser aux mornes antillais: sommets arrondis, pentes raides à convexité de base très courte; ces formes de reliefs résiduels en pains de sucre jaillissent littéralement au-dessus d'une surface presque plane, jusqu'à 150 m de hauteur relative (Mont Mvouka: 321 m; Mont Kinombo: 348 m). Elles sont totalement dénudées; la roche perce en maints endroits un sol très

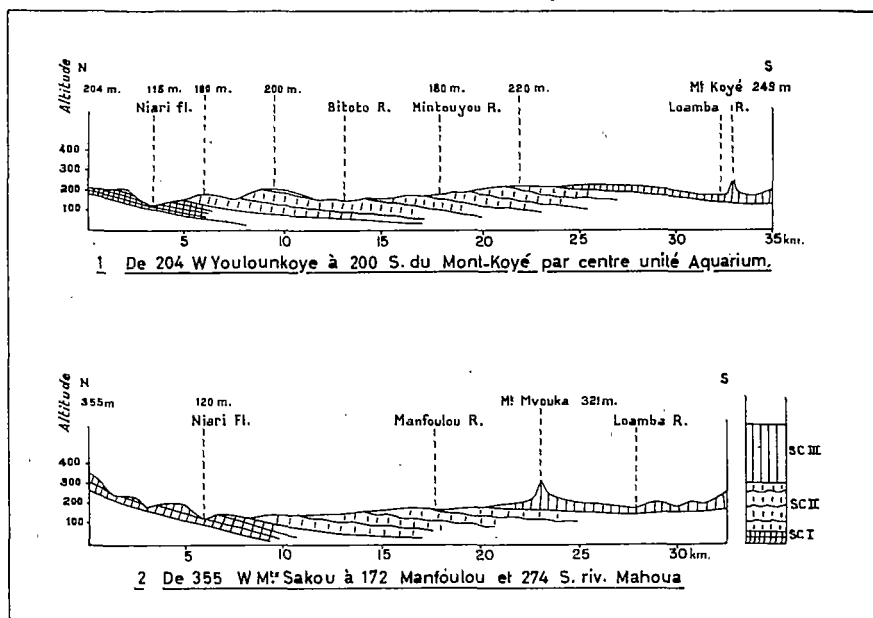


Fig. 3. - Coupes géologiques à travers la concession de la S.I.A.N.

Coupe 1, à l'Ouest de la concession; coupe 2, à l'Est. — Echelle des longueurs en km, échelle des hauteurs en mètres, exagérée dix fois. Coupes faites d'après la feuille S.B. - 33 - II Madingou au 1/200.000^e de l'I.G.N.

Légende des coupes géologiques: SC I: base de la série schisto-calcaire, formée de calcaires massifs, oolithiques au sommet. — SC II: schisto-calcaire moyen, formé de calcaire argileux alternant avec des marnes. — SC III: sommet de la série schisto-calcaire, essentiellement formé de calcaires dolomitiques.

mince, et aucune culture n'y paraît possible. Ailleurs, on retrouve la brousse pauvre, piquetée de buissons rabougris, avec çà et là des bosquets de faible étendue, un liséré d'arbres le long des cours d'eau, ou des groupements de palmiers sur l'emplacement d'anciens villages.

b) Les climats et les sols.

Le climat de cette région du Niari est dominé par deux caractères très importants: la faiblesse relative des précipitations annuelles et leur grande irrégularité.

La carte des isohyètes (moyenne 1952-1959) est extrêmement significative (fig. 4). Du Nord-Ouest au Sud-Est, les lignes se succèdent régulièrement, à peu près parallèles entre elles, de l'isohyète 1 900 mm à l'isohyète 1 100 mm (4). Cette dernière, qui recoupe le

(4) Croquis réalisé d'après une figure publiée dans « Monographie Hydrologique du Kouilou-Niari », par J. AJME, M. ROCHÉ et J. ROBIER. O.R.S.T.O.M.-I.E.C., Brazzaville, janvier 1960, 2 tomes, 190 pages, croquis, tableaux.

Niari en amont de Kayes et en aval de Loudima, se referme sur elle-même, englobant les stations de Loudima (1 025 mm), Malelal (1 063 mm) et Kimongo (1 050 mm). On ne peut s'étonner de cette sécheresse relative, puisque la vallée du Niari constitue une sorte de couloir isolé, et surtout protégé des vents marins par le massif du Mayombe, qui intercepte les nuages chargés de pluie.

Il convient cependant d'apporter une restriction quant à la valeur des moyennes 1952-1959 à partir desquelles ont été tracées les isohyètes, parce que les années sèches l'ont nettement emporté au cours de cette période (1958 a même été une année extraordinairement sèche). La moyenne réelle de chaque station, calculée sur cinquante ans, serait sans doute de 5 à 10 % plus élevée. Ainsi celle de Kayes-ferme (S.I.A.N. 2) a reçu, de 1941 à 1955, 1 227,9 mm de pluie, au lieu de 1 115,1 entre 1954 et 1959. Il n'en reste pas

	1955	1956	1957	1958	1959
Janvier	111,5	56,4	125,5	21	256,5
Février	88	66	207	3	81
Mars	299,1	80,1	220	91	161,3
Avril	227,5	181,2	293	137	162,5
Mai	238	250,3	112	0	107
Juin	0	0	0	0	0
Juillet	0	0	0	0	0
Août	0	0	0	0	0
Septembre..	6,8	0	0	0	43
Octobre ...	173,7	45,5	85	24,5	145,5
Novembre..	232,4	65,5	143	143	165
Décembre..	145	326	228	75,5	70
<i>Total</i>	1522	1170,6	1413,5	495	1191,8

TABLEAU I. — *Les précipitations mensuelles à Kayes, de 1955 à 1959, en millimètres d'eau.*

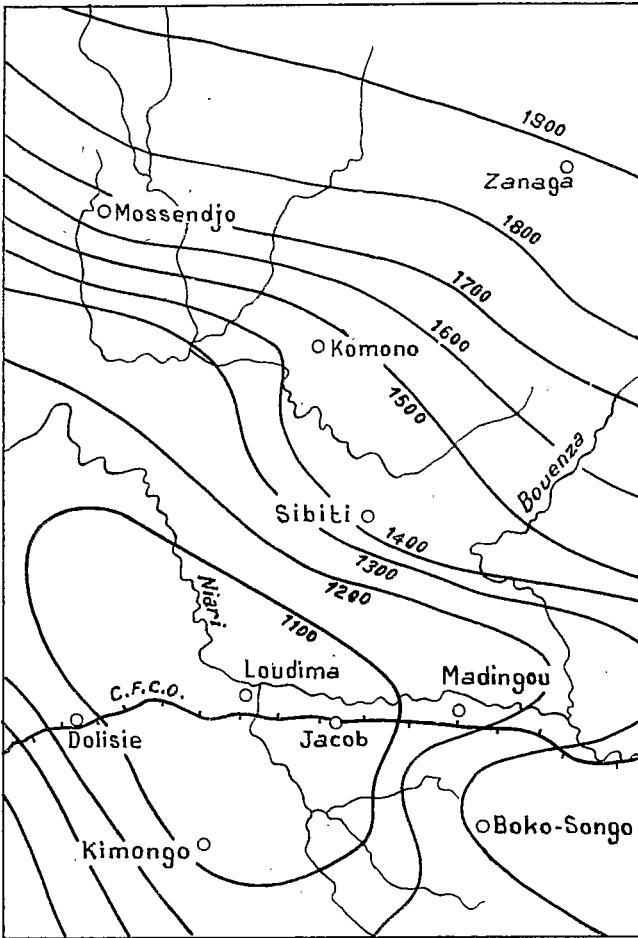


Fig. 4. - Les précipitations dans la vallée du Niari (région de la S.I.A.N.) Isohyètes en millimètres de pluie par an; moyenne calculée sur les années 1952-1959.

moins que cette pluviométrie est anormalement faible dans une région située à $4^{\circ} 10'$ de l'Equateur, et à 200 km de l'Océan.

La répartition mensuelle des précipitations n'est pas davantage satisfaisante. La fig. 5 laisse voir l'importante coupure que constitue ici la saison sèche; quatre mois, de juin à septembre, ne reçoivent pas d'eau, ou du moins très peu (moins de 10 mm). Mais si les mois de mai et octobre sont mieux partagés, avec chacun plus de 100 mm, il faut savoir que, en fait, la saison sèche commence le 15 mai, et ne se termine guère avant le 15 octobre. En 1962 par exemple, il n'était encore tombé, à la date du 14 octobre, qu'une averse de 10 mm quelques jours auparavant, la précédente pluie

datant du début de mai. Il faut donc compter très couramment quatre mois et demi à cinq mois de saison sèche presque intégrale, que tempère seulement une hygrométrie très élevée.

L'irrégularité inter-annuelle, comme le montrent le tableau I et la fig. 6, est aussi très marquée, tant dans le volume des précipitations que dans leur répartition mensuelle. On ne dispose encore

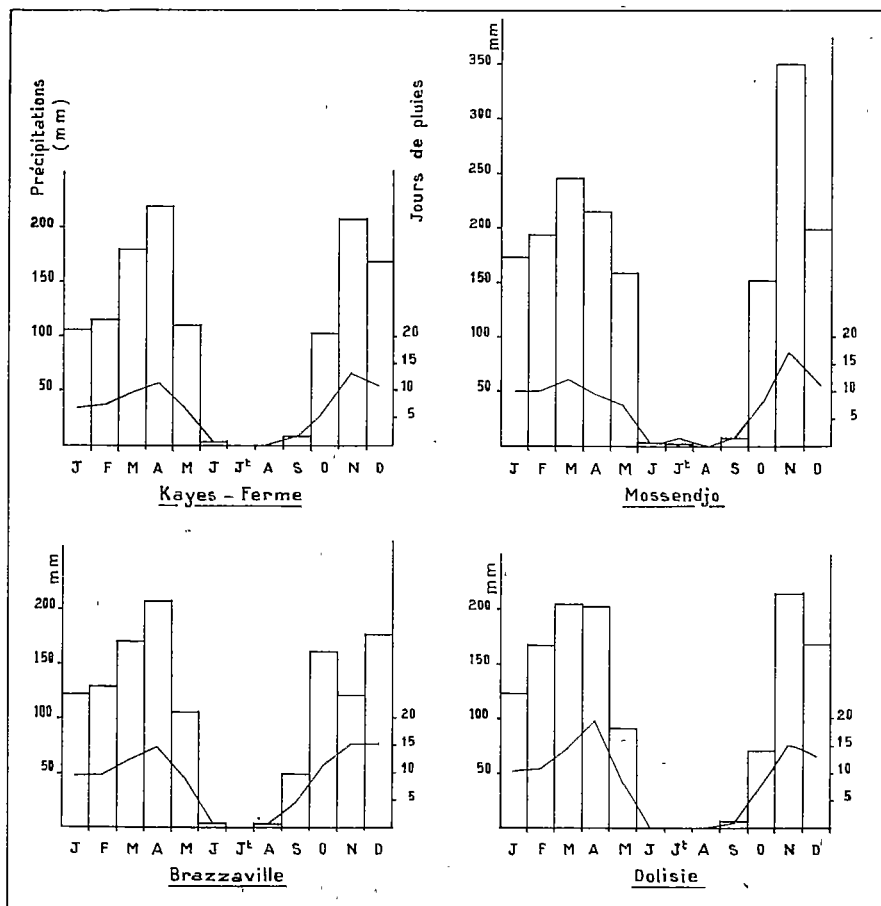


Fig. 5. - Graphiques des précipitations mensuelles (colonnes) et du nombre des jours de pluies (courbes) à Brazzaville, Dolisie, Mossendjo et Kayes-Ferme.

que d'observations insuffisamment longues à Kayes-Jacob ; cependant, au cours des dernières années, les précipitations maxima ont dépassé de 132,5 % la moyenne (en 1955), et les précipitations minima en sont restées à 34,5 % (en 1958). Il est évident que les

moyennes mensuelles subissent le même sort; ainsi, en janvier, le ralentissement des pluies est appelé petite saison sèche: janvier 1956 (année très proche de la moyenne) reçut 56,4 mm; mais janvier 1957 en reçut 125,5 mm, janvier 1958, 21 mm seulement, et janvier 1959; 256,5 mm, soit des variations de 1 à 12,2. Les limites des différentes saisons sont donc extrêmement capricieuses, et ce caractère a compromis la rentabilité de la culture mécanisée des arachides: ou bien la première saison des pluies commence tardivement, et le temps manque ensuite pour faire une culture de second cycle; ou bien la saison sèche arrive trop tôt et compromet dangereusement la deuxième récolte. Sans exagérer beaucoup, on pourrait dire que, climatiquement, les années ne sont jamais « normales » dans le Niari.

Enfin, il y a lieu de souligner le caractère très étroitement localisé des précipitations orageuses; les nombreux pluviomètres installés sur les terrains de la S.I.A.N., de façon à couvrir l'ensemble

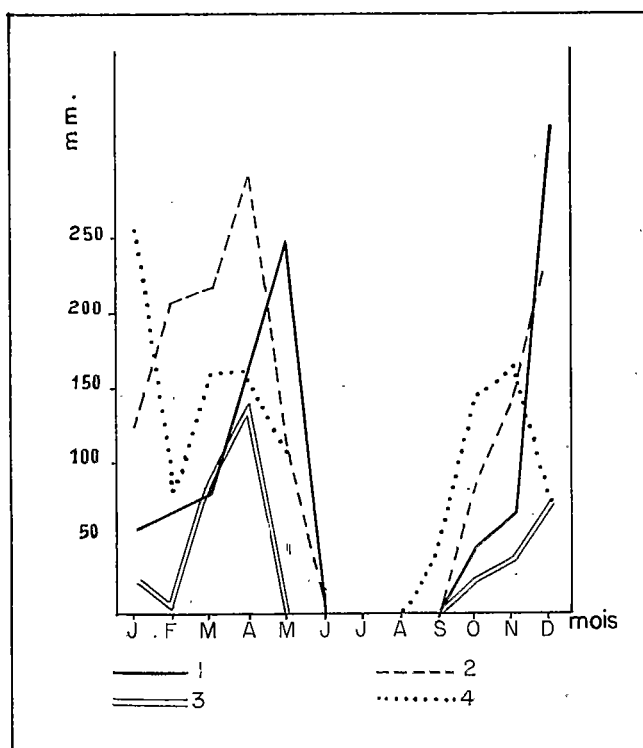


Fig. 6. - Variations inter-annuelles des précipitations mensuelles à Kayes.
1. en 1956. — 2. en 1957. — 3. en 1958. — 4. en 1959.

de la concession d'un réseau régulier, enregistrent des écarts considérables dans les chutes d'eau, pour des points situés à quelques centaines de mètres les uns des autres, et à des altitudes bien peu différentes. Ainsi, en 1955, Kayes-Yokangassi a reçu 1 622,1 mm de pluie dans l'année, et Kayes-Dakar 1 272,5; en 1957, les précipitations enregistrées aux diverses stations varient de 1 096,7 mm en 52 jours à 1 485 mm en 62 jours; en 1959, de 959,5 mm en 54 jours à 1 253 mm en 70 jours, etc... Les observations ne portent pas sur une période assez longue pour que des règles générales puissent être dégagées, mais il serait certainement d'un grand intérêt de les connaître, car elles pourraient influencer le plan de culture.

Les variations de la température ne sont pas suivies avec la même attention; le réseau des stations est moins serré, et il faut aller à Dolisie pour obtenir quelques renseignements locaux. Comme dans la plus grande partie du pays, l'amplitude annuelle est assez faible, et les minima et maxima moyens ne sont pas très accentués (août: 18°2, mars: 31°7). La température dépasse rarement 34°, et ne descend guère au-dessous de 16°. Les températures les plus basses s'observent pendant la saison sèche, dite aussi, pour cela, « saison fraîche » (de juin à août), et les plus fortes températures en février-mars.

Les sols sont généralement profonds, à texture argileuse (50 à 80 % d'argile jusqu'à 2 mètres), mais restent cependant assez perméables, grâce à une structure grumeleuse. De haut en bas, on distingue, d'après les spécialistes (5): un horizon superficiel humifère, noir, bien structuré; puis un horizon de pénétration humifère, brun; enfin, à partir de 30 ou 40 cm, un horizon jaune à ocre, argileux.

Ces sols renferment de 3 à 4 % de matière organique en surface, et les taux des bases échangeables sont les plus élevés dans les quinze premiers centimètres du sol. Ces caractères sont cependant sujets à de rapides variations latérales en fonction du micro-relief: enrichissement en humus au pied des pentes, appauvrissement des sommets, etc...

Quels que soient leurs caractères particuliers, les divers types de sols ont en commun une fragilité très grande, qui apparaît rapidement avec la culture mécanisée. Des précautions incessantes doivent être prises quant à la profondeur des labours, au sens dans lequel la terre doit être travaillée, à la couverture végétale à conserver le plus longtemps possible.

(5) G. BOCOUIER et R. GUILLEMINE. Aperçu sur les principales formations pédologiques de la République du Congo. O.R.S.T.O.M. - I.E.C. et Haut-Commissariat général à Brazzaville, Brazzaville, mai 1959, 139 p. ronéo, croquis et cartes, tableaux.

Les zones les plus proches du Niari comportent des sols alluviaux, développés sur des terrasses, plus fertiles que les précédents parce que disposant d'une bonne réserve minérale, d'une teneur assez élevée en matières organiques, d'une perméabilité satisfaisante. Ils devraient permettre une utilisation intensive, moyennant certains aménagements (drainage ou irrigation, selon les cas).

II. - LES ACTIVITES AGRICOLES ET INDUSTRIELLES DE LA S.I.A.N.

1. - La mise en valeur du domaine.

a) *L'organisation du travail.*

Le domaine de la S.I.A.N. (fig. 7) n'est plus exactement ce qu'il était à l'origine: une certaine étendue, située sur la rive droite du Niari a été abandonnée, en échange d'une superficie équivalente au Sud de la concession, dont la limite méridionale s'est ainsi rapprochée de la Loamba. Il comprend donc toujours, sur 20 000 hectares, la quasi totalité du bassin de la Louadi, et le cours inférieur de la Livouba à l'Est. Le Niari forme désormais sa frontière septentrionale.

Cependant, la totalité de la concession n'est pas encore mise en valeur, loin s'en faut, puisque les terres cultivées actuellement couvrent environ 5 300 hectares. Elles sont divisées en quatre grandes « fermes » ou « unités de culture » qui sont: Niari-Louadi au Nord-Ouest, Aquarium à l'Ouest, Yokangassi au centre, et Dakar, qui prolonge la précédente, à l'Est. Les dernières pièces défrichées l'ont été en 1960-1961, au Sud de Yokangassi, sur la rive droite de la Manfoulou. Le reste du domaine comprend des terres encore en friche, des terres laissées à la disposition des populations autochtones pour y effectuer des cultures vivrières (à l'Est de Jacob, par exemple), et des terres occupées par les voies de communication nationales (routes et chemin de fer) ou les agglomérations (Kayes et surtout Jacob).

L'ensemble du domaine agricole est placé sous l'autorité d'un chef de culture, qui a sous ses ordres quatre chefs d'unités (un par ferme), et le chef du service agronomique, qui s'occupe en particulier de la sélection des plants et des essais d'engrais. Chaque chef d'unité est assuré du concours d'un assistant de culture et d'un adjoint, celui-ci étant au sommet d'une hiérarchie qui, par les chefs d'équipes, les pointeurs et les *capitas* (sortes de contremaîtres), aboutit aux ouvriers permanents ou temporaires. Jusqu'à présent, chaque unité de culture possédait à peu près tout le matériel nécessaire à son fonctionnement; cette méthode a pourtant des inconvénients, car la rotation des cultures, qui se fait sur l'ensemble des terres,

peut créer momentanément un besoin accru de machines en tel ou tel point. La tendance actuelle est donc de regrouper deux unités voisines (par exemple Niari-Louadi et Aquarium), pour former un parc plus important, ce qui conduira peut-être à créer un véritable pool de machines pour les quatre fermes.

Chacune des fermes a été divisée en parcelles rectangulaires (distinguées par une lettre et un numéro) d'environ un kilomètre de côté, soit 100 hectares, dans la mesure où le relief le permettait. Cela était assez facile pour trois d'entre elles; beaucoup moins pour Niari-Louadi où les dénivellations de terrain sont plus accentuées. L'accès en tout point est facilité par un réseau de routes qui se développe sur 350 km et pousse quelques antennes dans la zone méridionale non cultivée, jusqu'au bord de la Loamba. Enfin, chaque parcelle comporte plusieurs planches de 15 à 16 hectares chacune, elles-mêmes subdivisées en unités plus petites de 3 hectares.

La mécanisation est poussée au maximum: bulldozers et profi-leuses sont utilisés pour les gros travaux et l'entretien des routes; une vingtaine de tracteurs à chenilles (caterpillars D4 surtout), et une douzaine de tracteurs à roues, de 30 CV, servent pour les travaux purement agricoles. Plus de 20 camions — en majorité des Mercedes (6 à 7 tonnes) — assurent les nombreux transports: ouvriers qu'il faut mener sur les lieux de travail, ramassage des cannes en période de coupe, ravitaillement permanent en eau, gas-oil et produits divers.

b) *Les problèmes agronomiques.*

Les spécialistes ont dû résoudre deux problèmes agronomiques: le choix des variétés de cannes à retenir, et celui de la meilleure rotation des cultures. Nous avons vu plus haut que les variétés locales avaient été essayées dès 1952; leur rendement s'étant montré insuffisant, il a fallu faire appel à des variétés importées de plusieurs points du monde, afin de comparer leurs qualités respectives et la façon dont elles s'acclimataient. Les originaires de l'île Maurice et du Natal ne furent pas retenues; on conserva finalement la POJ 2878 (Java) et la H 109 (Hawaï). Mais ces deux dernières dégénèrent; aussi elles n'occupent plus aujourd'hui que 10 % de la surface cultivée, et sont appelées à disparaître rapidement au profit de deux nouvelles variétés: une canne du Natal, la NCO 310, bien adaptée aux sols du plateau et d'une forte teneur en sucre, qui couvre actuellement 43 % de la surface plantée; une variété américaine de La Barbade, la B 37 172, qui préfère les terres basses et humides, et couvre 37 % de la surface plantée. Mais les essais se poursuivent sans interruption; une parcelle, la D2, y est affectée, où sont multipliées les expériences, tant sur les espèces que sur les engrais.

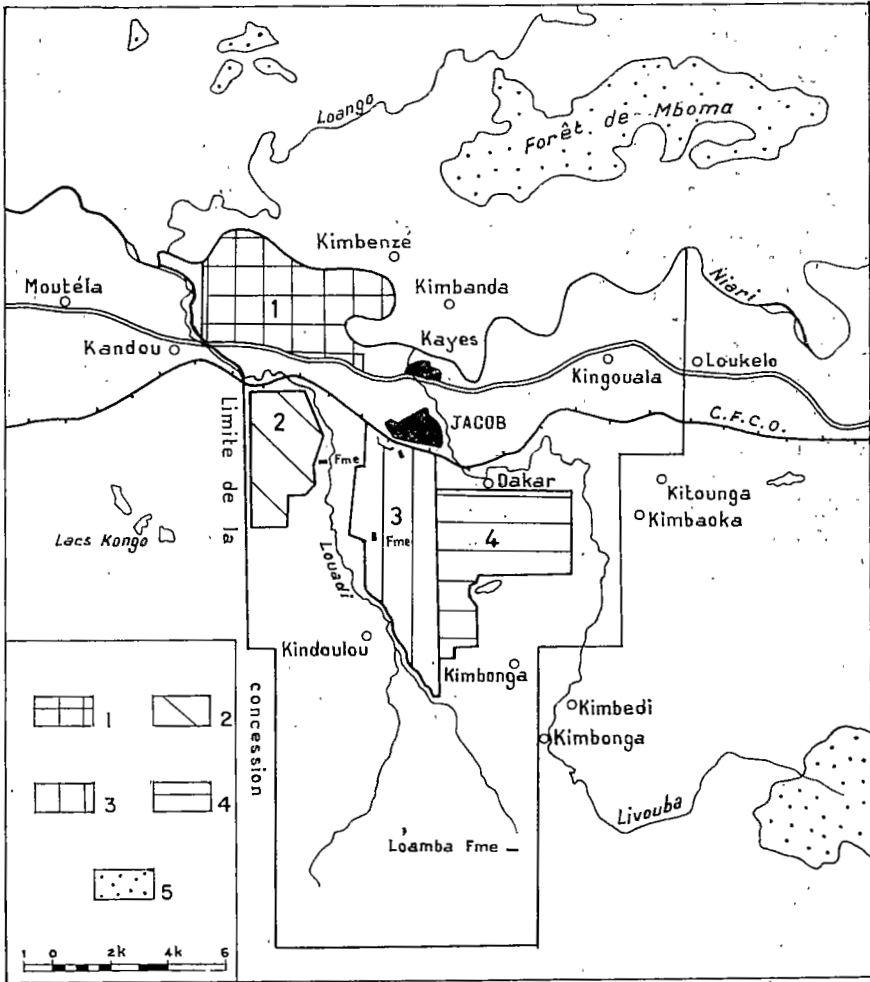


Fig. 7. - Le domaine de la S.I.A.N.

« Fermes » ou « unités de culture » : 1. Niari-Louadi. — 2. Aquarium. — 3. Yokangassi.
4. Dakar. — 5. Forêts.

La question des engrais est liée au problème de l'épuisement des terres, qui se posa très vite dans la vallée du Niari. Il fallait laisser le sol à nu pendant le minimum de temps, et lui redonner périodiquement les minéraux « exportés ». De nombreuses formules d'assolement virent le jour. En 1956, la S.I.A.N. établissait un programme fondé sur la rotation suivante: quatre-années de canne à sucre, une année de plante de couverture (pois d'Angole ou *Mimosa invisa*), une année comprenant un premier cycle d'arachides et un

deuxième cycle avec une plante de couverture encore. Cette dernière facilite la décomposition des souches et débris de cannes, protège la terre contre le ravinement, et peut constituer soit un fourrage pour l'alimentation du bétail, soit un engrais vert. Cette formule est aujourd'hui partiellement abandonnée pour une rotation comprenant: quatre années de canne (occupation du sol: quatre ans et demi), et deux années de *Stylosanthes gracilis*, légumineuse à grand pouvoir couvrant (un seul pied peut couvrir un cercle de un mètre de diamètre), excellent fourrage par ailleurs (6). L'arachide est donc abandonnée (7). De cette façon, le sol ne se trouve directement exposé aux intempéries que trois ou quatre mois tous les six ans (fig. 8).

Les responsables de la S.I.A.N. ne s'estiment cependant pas encore satisfaits, et se demandent si, tirant exemple des faits constatés ailleurs, on ne pourrait arriver à supprimer totalement les deux années de jachère, et cultiver « canne sur canne », en régénérant le sol par des engrais suffisants; un premier essai sera tenté en 1962-1963. Il est évident que les rendements du domaine s'en trouveraient augmentés, et que la production croîtrait sans nouveaux défrichements. L'avenir dira si les conditions générales permettent ce système de culture intensive, employé aux Antilles par exemple, et qui laisse à penser que la canne est moins épuisante qu'on a pu le croire pendant longtemps (8).

La première campagne (1956-1957) a donné un rendement moyen de 71,1 tonnes à l'hectare, mais il s'agissait évidemment de cannes de première coupe ou « cannes vierges ». La catastrophique sécheresse de 1958 fit tomber ce chiffre à 31,5 t, mais il n'a fait depuis que croître pour atteindre 55 t/ha en 1962 (fig. 9). Ce résultat peut paraître modeste, si on le compare à ceux qui sont obtenus en Guadeloupe par exemple, où d'après M. Guy Lasserre (9), les rendements sur les grands domaines varient de 70 à 85 t/ha selon les années. Mais il ne faut pas oublier que les conditions physiques y sont autrement favorables qu'au Niari, même en Grande-Terre: sols riches et profonds, précipitations annuelles presque partout supérieures à 1 200 mm, et surtout répartition mensuelle des pluies telle que les « carêmes » antillais sont sans rapport avec la sécheresse absolue qui règne ici pendant trois mois. On se demande

(6) Le stylosanthes présente le double avantage de développer une longue racine pivotante pouvant utiliser les minéraux entraînés en profondeur, et près du sol un chevelu serré retenant bien la terre.

(7) Pour la campagne 1956-1957, sur 3 300 hectares cultivés, on comptait 1 350 ha de cannes, 830 ha d'arachides, et le reste en plantes de couverture.

(8) Cette opinion est renforcée par les expériences faites à la S.I.A.N. avant 1957, où les cultures d'arachides succédant sur la même sole à deux années de cannes avaient des rendements très supérieurs à la moyenne. Il est vrai que le tapis de feuilles et de débris enfoui après récolte est impressionnant.

(9) LASSERRE (Guy). La Guadeloupe. Bordeaux, 1961, 2 vol., 1 135 p., 169 fig., 84 planches fotogr., bibliogr. Voir t. II, p. 500.

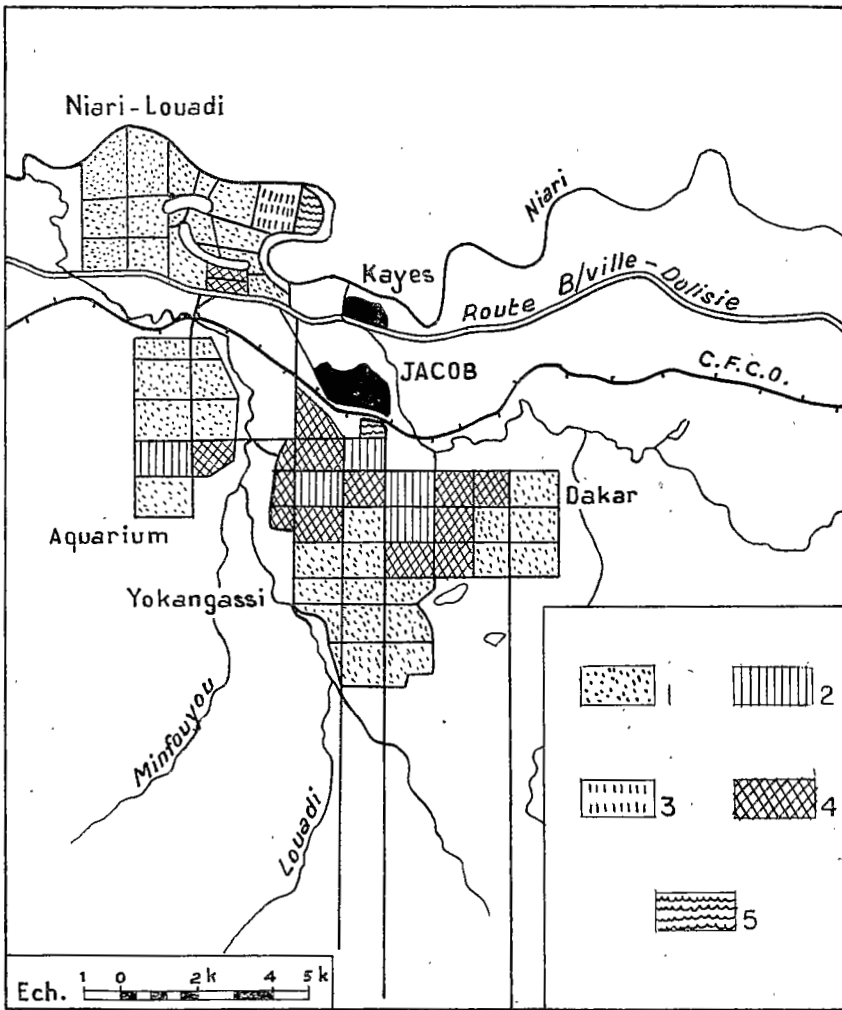


Fig. 8. - L'utilisation du sol, en 1961-62, sur le domaine de la S.I.A.N.

1. Canes de rejet. — 2. Canes vierges. — 3. Pépinière. — 4. *Stylosanthes gracilis*.
5. Labours.

même comment la plante peut résister, dans la vallée du Niari, à pareille épreuve: fin juillet, il n'y a plus la moindre réserve d'eau dans le sol; or, non seulement la canne survit, mais elle grandit! Faut-il admettre qu'elle utilise l'humidité atmosphérique, presque toujours supérieure à 70 % en l'absorbant par son appareil aérien? Rappelons aussi l'influence des précipitations occultes, et notamment des rosées nocturnes, très fréquentes en saison sèche.

Par contre, cette saison sèche contribue à élever la teneur en sucre. La comparaison s'impose encore avec la Guadeloupe, où le rendement industriel (poids de sucre par tonne de canne) est de 8,5 %. A la S.I.A.N., depuis 1959, il a été successivement de 9,2, 9,1, 8,9 et 10,5 % (fig. 10).

Il n'en reste pas moins que le problème de l'eau se pose pendant une partie de l'année. Si l'irrigation pouvait être réalisée sous une forme ou une autre au moment où la canne coupée repousse, celle-ci gagnerait au moins un mois de végétation. Mais relief et nature du réseau hydrographique ne permettent pas l'installation d'un système d'irrigation par gravité sans pompage onéreux. La constitution d'une réserve en saison des pluies dans la dépression de l'ancien lac Dia Kongo serait peut-être une solution; mais il faudrait en évaluer le prix de revient et le comparer aux avantages qu'on en retirerait: rien ne prouve qu'une augmentation du tonnage récolté ne serait pas compensée par un abaissement du rendement en sucre. Aussi bien, pour l'instant, l'irrigation est-elle limitée au jardin de boutures, situé près du Niari.

2. - Le calendrier agricole.

a) *Les étapes de la culture.*

Les travaux agricoles commencent en début d'année, avec une préparation soigneuse du sol. Celle-ci doit répondre à deux nécessités: ameublir et pulvériser le sol au maximum, pour retenir le plus d'eau possible; ne pas trop bouleverser la structure physico-chimique dont l'équilibre est assez précaire. Le labour initial ne se fait donc qu'à faible profondeur (5 à 10 cm), de façon à conserver en surface la couche humifère; il est suivi d'un sous-solage à 40-45 cm, puis d'un griffage à 25-30 cm, exécuté dans les deux sens; le sol se trouve alors prêt pour le rayonnage mécanique, qui est fait en février-mars, juste avant la plantation.

Les boutures de cannes sont fournies par la pépinière irriguée de 67 hectares, située dans l'unité Niari-Louadi, et qui couvre normalement les besoins de 600 à 800 ha (10). Mais avant leur utilisation les boutures sont traitées par immersion de quelques secondes dans une solution à 4 % d'insecticide (endrine), de façon à tuer les borers. Cette chenille (*Eldana saccharalis*) qui perfore la tige et creuse des galeries jusqu'au cœur, avait fait une apparition en masse pendant la campagne 1960-1961, arrivée sans doute avec les boutures de nouvelles espèces importées pour essais; ce traitement s'avère excellent, et l'on fait état de résultats positifs à

(10) L'irrigation est réalisée par aspersion; une série de « canons » rotatifs, régulièrement déplacés, sont alimentés grâce à un réseau de tuyaux métalliques légers, à attaches rapides, par une station de pompage qui prend l'eau dans le Niari.

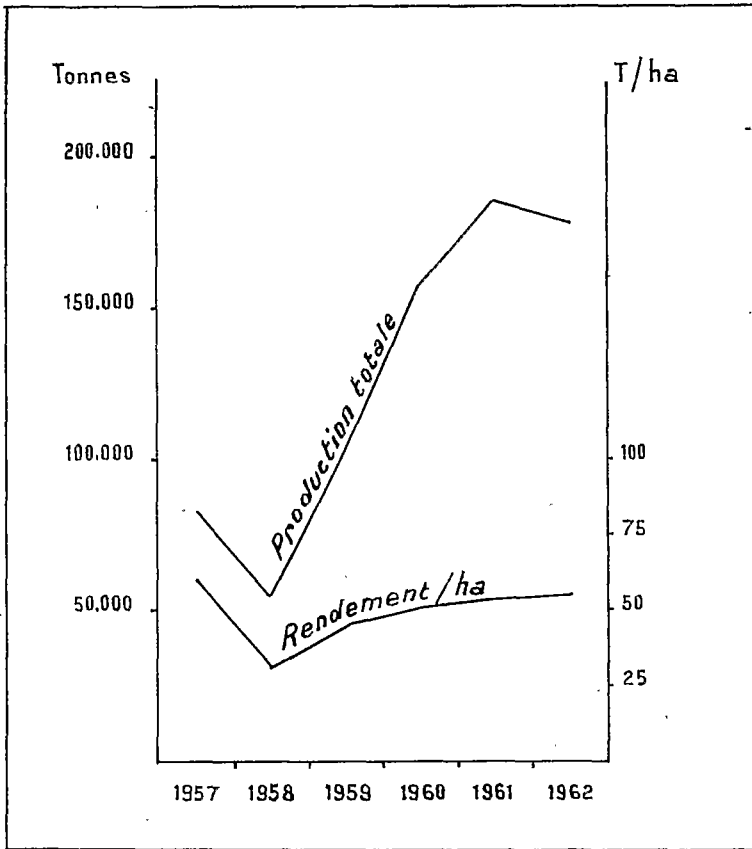


Fig. 9. - La production totale de canne à sucre sur le domaine de la S.I.A.N., et le rendement de canne à l'hectare, de 1957 à 1962.

100 % sur les boutures. Il reste certes des borers dans le domaine, mais leur principale voie de propagation a été fermée, et ils ne constituent plus, à ce jour, un problème.

La plantation est manuelle, chaque manœuvre procédant en trois opérations successives. Travaillant 200 m par 200 m, il commence par poser les boutures en travers des rayons; passant une seconde fois, il les couche dans le fond, chacune d'elles chevauchant légèrement la précédente; enfin, en un troisième passage, il tronçonne les cannes couchées en boutures de deux ou trois yeux, puis tire à la houe un peu de terre dans le sillon. Chaque manœuvre arrive à « travailler » 1,2 km par jour, et le personnel employé permet la préparation quotidienne de 50 à 60 hectares. Cette période de la culture se termine au début d'avril, et les cannes sortent en une quinzaine de jours.

Lorsque les jeunes plants sont sortis, arrivent les tracteurs à chenilles, munis de deux groupes de trois griffes, qui « cassent » et émoussent les ados ; ils sont suivis (avril-mai) par les tracteurs à roues, équipés à la fois de griffes et de versoirs, qui finissent de niveler les interlignes. La saison sèche survient alors, qui ralentit la pousse des cannes — mais aussi celle de l'herbe — et il faut attendre octobre et le retour des pluies pour exécuter éventuellement un sarclage à la main. La canne grandit alors très vite, se développe, et étouffe la plupart des plantes parasites, à tel point qu'il n'est plus besoin de nouveaux sarclages jusqu'à la récolte, qui a lieu au milieu de l'année suivante.

b) *La campagne sucrière.*

La maturité des cannes s'échelonnant sur plusieurs mois en fonction des diverses espèces, la coupe commence au début de juin et se poursuit sans interruption. Elle fait appel à une main-d'œuvre supplémentaire, recrutée temporairement, et qui vient parfois d'assez loin. Les coupeurs sont amenés sur le chantier, à l'aube, par les camions qui les prennent à Jacob, à Dakar, à l'Aquarium... Chacun d'eux travaille à la tâche, et les plus habiles terminent leur « journée » avant la fin de la matinée. A la machette (coupe-coupe), le coupeur tranche le pied, effeuille rapidement la tige, fait sauter l'extrémité supérieure ou « bout blanc », et pose la canne sur le sol, en travers des anciens sillons, formant ainsi un andain. Les coupeurs de six rangs rassemblent les andains en tas réguliers, et des aides glanent les tiges oubliées dans l'amoncellement des feuilles qui couvrent le sol d'un tapis épais. A ce rythme, 20 à 25 hectares sont abattus chaque jour. Il arrive parfois, surtout en fin de campagne, que le feu soit mis volontairement à une parcelle de cannes ; les tiges ne souffrent pas de l'incendie ; par contre, la destruction des feuilles permet aux coupeurs de gagner un temps précieux. Cependant, l'enrichissement du sol par les débris végétaux s'en trouve diminué. Cette pratique reste donc assez exceptionnelle.

L'enlèvement se fait au fur et à mesure, grâce à une mécanisation totale ; trois ou quatre cane-loaders avancent parallèlement dans le champ, chacun d'eux suivant une ligne de tas, flanqué d'un camion attelé d'une remorque. Les cane-loaders sont des combinés de chariots élévateurs et de grues, montés sur chenilles : deux bras fixes, glissant au ras du sol, passent sous les cannes qui s'entassent sur eux ; lorsque le volume est suffisant, une flèche mobile munie d'une pince géante s'abaisse ; la pince saisit le tout, et le dépose sur le camion ou la remorque. Dès que la charge est en place (camion : 5 à 6 t ; remorque : 7 à 8 tonnes), elle est arrimée à l'aide de quatre

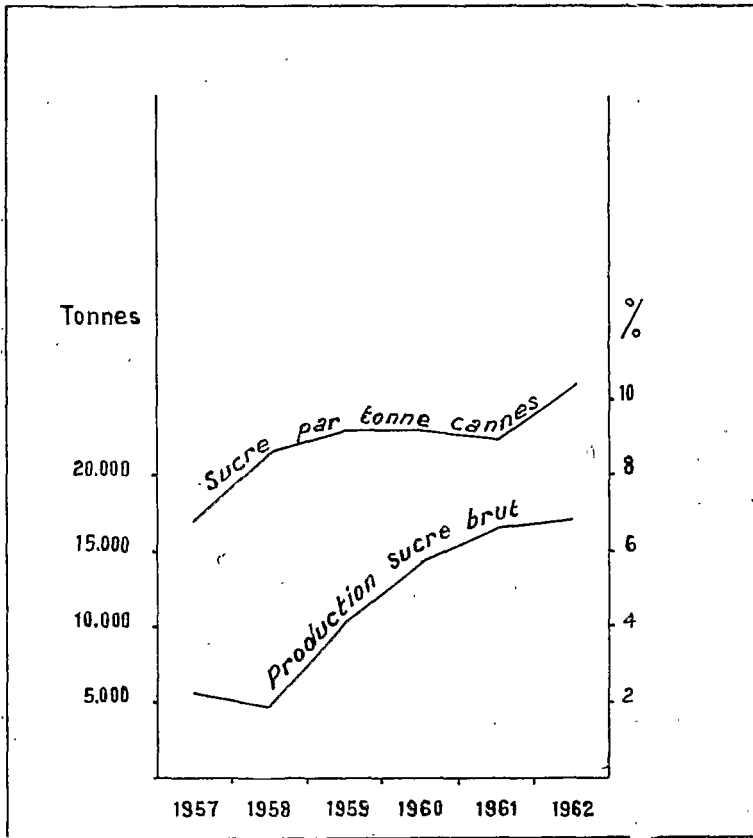


Fig. 10. - La production du sucre de la S.I.A.N. Production totale de sucre brut et rendement industriel (poids de sucre par tonne de canne, en pourcentage).

chaînes métalliques qui l'enveloppent, et le camion s'en va, aussitôt remplacé par un autre. La continuité du travail, et par conséquent le rendement optimum du matériel utilisé, dépend donc de la vitesse de rotation des camions, elle-même fonction du rythme de déchargement et de l'éloignement de l'usine. Le déchargement est assuré par deux ponts roulants: chacun soulève la charge entière du camion ou de sa remorque, qui sont passés auparavant sur une bascule; le véhicule est ainsi libéré dans le minimum de temps. Après une nouvelle pesée à vide, il repart vers le chantier de coupe. Quant à la distance des champs les plus éloignés à la sucrerie, on estime qu'elle ne doit guère dépasser 15 km, distance au-delà de laquelle les frais de transport deviennent proportionnellement trop importants. Les parcelles les plus éloignées des unités Niari-Louadi ou Yokangassi ne sont pas très en deçà de ce maximum.

Si la journée de coupe ne dépasse guère midi, l'évacuation des cannes se poursuit bien au-delà. C'est que les cannes abattues ne peuvent pas attendre le broyage beaucoup plus de 24 heures. Passé ce délai, se produisent des phénomènes d'inversion chimique qui diminuent le taux de sucre contenu. C'est aussi que l'usine fonctionne 24 heures sur 24, et qu'il faut assurer son approvisionnement jusqu'au lendemain. Camions et cane-loaders travaillent donc souvent à la lueur des phares, jusque très avant dans la nuit.

La durée de la campagne sucrière dépend, on le voit bien, de plusieurs facteurs : superficie à couper, nombre d'ouvriers employés, rythme d'évacuation par les camions, capacité de broyage de l'usine qui doit absorber régulièrement la production. La première campagne s'était poursuivie pendant 108 jours. En 1958 (très mauvaise année), pendant 85 jours. Depuis, le délai n'avait fait qu'augmenter : 108 jours en 1959, 167 jours en 1960 (où la campagne, commencée très tardivement, s'était terminée le 24 décembre!), 181 jours en 1961. Un gros effort d'organisation et de rationalisation a permis de clore la campagne 1962 après 132 jours de travail, le 10 octobre, c'est-à-dire avant la saison des pluies qui, en détrempeant les terres argileuses, diminue de plus de 50 % la vitesse d'évacuation : les camions ne peuvent plus utiliser les remorques, ni transporter la charge maximum, à cause de la boue qui adhère au châssis, et dont le poids peut atteindre plusieurs quintaux ! (11)

La récolte achevée, l'activité agricole se poursuit à un rythme plus calme, avec les travaux de nettoyage, d'épandage d'engrais et de mélasse, de préparation du sol pour les futures plantations. Il ne faut cependant pas oublier que la S.I.A.N. n'est pas seulement une plantation agricole. Elle est aussi une puissante entreprise industrielle, la matière première étant transformée sur place dans une sucrerie, dont l'importance est à l'échelle de celle du domaine agricole (fig. 11).

3. - Les activités industrielles.

a) *La sucrerie et la raffinerie.*

Nous avons laissé les cannes au parc de déchargement. Le rythme d'arrivée à l'usine étant supérieur à celui du broyage, une partie d'entre elles est stockée, et reprise seulement pendant la seconde moitié de la nuit. La suite des opérations qui aboutissent à la production de sucre relève essentiellement de la technique ; nous croyons bon cependant d'en donner ici les principales, en soulignant certains caractères particuliers à cette entreprise.

(11) On a vu des camions, embourbés en plein champ, ne pouvoir sortir que grâce aux efforts conjugués de deux caterpillars à chenilles!

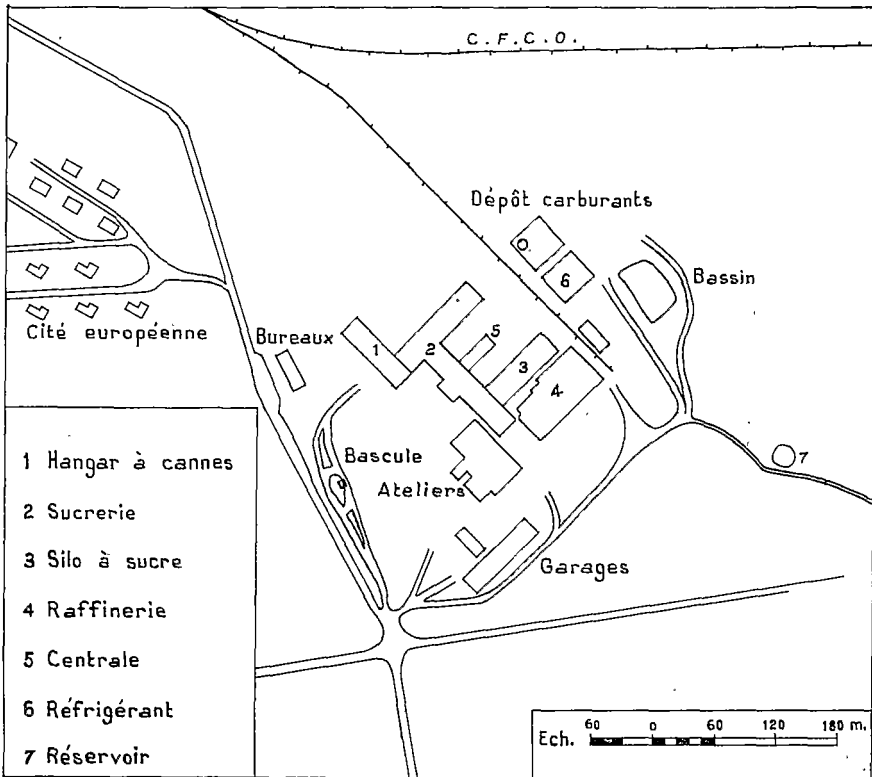


Fig. 11. - Plan de la sucrerie et de la raffinerie de la S.I.A.N.

Il est très important que l'alimentation des moulins soit la plus régulière possible; deux méthodes sont employées à cette fin. La première utilise une table de lavage mobile qui entraîne les cannes en les forçant à passer sous un égalisateur à mouvement rotatif, qui nivelle l'épaisseur du tapis: de cette façon sont éliminés presque totalement les arrêts dus au « bourrage » dans les moulins. La seconde, utilisée seulement pendant les arrêts de la table, consiste, une fois déposé le paquet de cannes, à tirer celles-ci sur la bande transporteuse à l'aide d'une sorte de râteau géant.

Quatre moulins travaillent en série, à une pression de 300 kg/cm² (qui peut varier légèrement en fonction du taux d'extraction recherché et de la variété des cannes). Tandis que le jus, ou *vesou*, subit une première filtration, les déchets (ou *bagasse*) sont évacués vers la chaudière; ils servent de combustible et produisent la vapeur alimentant les groupes turbo-alternateurs, ce qui permet à l'usine de « tourner » en circuit fermé pendant une partie de l'année.

Avant d'être concentré, le jus de canne subit plusieurs traitements à température élevée: une filtration d'abord, suivie d'une addition de gaz sulfureux, puis de chaux. Comme l'acidité doit rester la plus constante possible, le débit de chaux est contrôlé automatiquement par l'intermédiaire d'un pH-mètre, qui ouvre plus ou moins la valve d'admission, selon les mesures qu'il exécute lui-même de façon continue. Une décantation intervient ensuite, qu'accélère l'action d'un coagulant. Les boues recueillies subissent encore une extraction de jus dans un filtre sous vide, avant d'être évacuées; on les utilise alors comme engrais.

Poursuivant son chemin dans l'usine, le jus, maintenant plus clair, passe dans plusieurs chaudières successives où il se concentre lentement en sirop, avant d'aller aux « cuites », où la cristallisation commence. Les cristaux « se nourrissent », sous le contrôle visuel direct, ou par l'intermédiaire d'un microscope qui permet de suivre l'opération: on voit parfaitement l'agitation des « grains » qui s'étoffent peu à peu dans la « masse cuite ». Celle-ci est ensuite malaxée, à la fois pour la refroidir, continuer à nourrir les grains et leur donner plus d'homogénéité. Une centrifugeuse sépare ensuite les grains des « égouts », liquide qui est repris et réintroduit dans la « masse cuite ». Il ne reste plus qu'à sécher le sucre, d'abord le long d'un transporteur à secousses, puis par air chaud. Un pesage automatique intervient enfin, avant le stockage en silo.

On comprend que cette suite d'opérations (broyage, travail du jus, concentration, séchage) constitue une véritable chaîne de fabrication dont le fonctionnement ne peut admettre aucun incident; la moindre anicroche en un point quelconque provoque l'arrêt de l'ensemble; si cet arrêt se prolonge, il se répercute rapidement sur le secteur agricole — la coupe, en l'occurrence — puisque les cannes ne peuvent rester à terre que peu de temps. La campagne sucrière dépend donc en définitive de la bonne marche d'un matériel qui, pendant quatre mois au moins, fonctionne 24 heures sur 24. Une surveillance et un entretien de tous les instants sont nécessaires. Une meilleure répartition des tâches, des améliorations techniques originales, ont permis de porter la moyenne journalière de cannes broyées de 762 t en 1957 à 1 378 t en 1962 (soit plus de 200 t au-dessus de la capacité théorique de l'usine!) Il faut ajouter aussi que, dès l'arrêt de la fabrication, commence une campagne de révision consistant en un démontage intégral des machines, appareils, tuyauteries..., etc. Toutes les pièces sont vérifiées, et celles qui présentent un certain degré d'usure remplacées. L'opération se poursuit jusqu'en avril-mai de l'année suivante, et tout doit être remonté avant le début de juin.

Le raffinage, par contre, dure au moins dix mois sur douze. Le sucre roux d'abord obtenu contient encore des impuretés. Il est

donc refondu, et les impuretés qui surnagent sont en quelque sorte écumées. On lui additionne du phosphate et un charbon végétal spécial avant de le filtrer deux fois, sous presse, puis sous pression, et de le stocker dans des bacs, d'où il passe dans une chaudière, où l'on obtient des masses cuites de raffinerie. De nouveaux égouts sont ici éliminés. A partir de là, les opérations se diversifient, selon le produit à fabriquer : morceaux ou pains. Pour les morceaux, une mouleuse fait des lingots qui passent à l'étuve, et une même machine les casse et les place dans des boîtes en carton de un kilo, dont il ne reste plus qu'à contrôler le poids. Pour les pains, qui exigent un grain différent, la masse cuite est malaxée et réchauffée, avant d'être distribuée dans des moules sur wagonnets (« ampliformes »). Ces moules sont placés dans une centrifugeuse, qui élimine une dernière fois les égouts restants. Les pains sont ensuite mis en forme et au poids (« plamottage ») par un léger creusement à la base, et passés à l'étuve. Le conditionnement se fait à la main : enveloppage sous papier, ficelage, étiquetage, toutes opérations réalisées avec une grande dextérité. Les pains sont mis en sacs, emballés dans de la paille en vue de leur expédition au Tchad, qui en est le gros importateur (12).

b) *L'huilerie.*

L'huilerie de la S.I.A.N., héritée de l'entreprise Ottino ainsi que nous l'avons vu plus haut, est située à Kayes (fig. 12); elle est donc entièrement séparée du groupe sucrerie-raffinerie. Alimentée pendant longtemps par la production du domaine (il y eut jusqu'à 3 000 hectares d'arachides) et par les achats sur le marché local, elle n'emploie désormais que la seconde méthode. Mais ce système n'est pas sans inconvénients.

Le commerce des arachides a subi en effet de très nombreux changements, depuis l'époque déjà ancienne où les chefs de districts achetaient eux-mêmes aux producteurs, et revendaient au plus offrant. L'établissement du marché libre et de la concurrence n'ayant abouti qu'à faire baisser les cours à la production, on a établi, en 1961, un nouveau système, par adjudication globale, pour tout le territoire de chaque qualité d'arachides. 1962 a vu enfin une sorte de nationalisation : c'est la S.N.C.D.R. (Société Nationale Congolaise de Développement Rural) qui a désormais l'exclusivité des achats, qu'elle sous-traite en quelque sorte à la S.A.V.N. (Société d'Aménagement de la Vallée du Niari). Celle-ci exporte l'arachide de bouche, et revend à la S.I.A.N. l'arachide d'huilerie, au prix de 35 F le kilo. Mais plusieurs facteurs convergents ont rendu difficile, cette année, l'approvisionnement de l'usine : augmentation de l'auto-

(12) Ventilation de la production pour l'année 1961 : sucre en pains, 8 823 tonnes; sucre en morceaux : 5 606 tonnes; sucre en granulés : 1 870 tonnes.

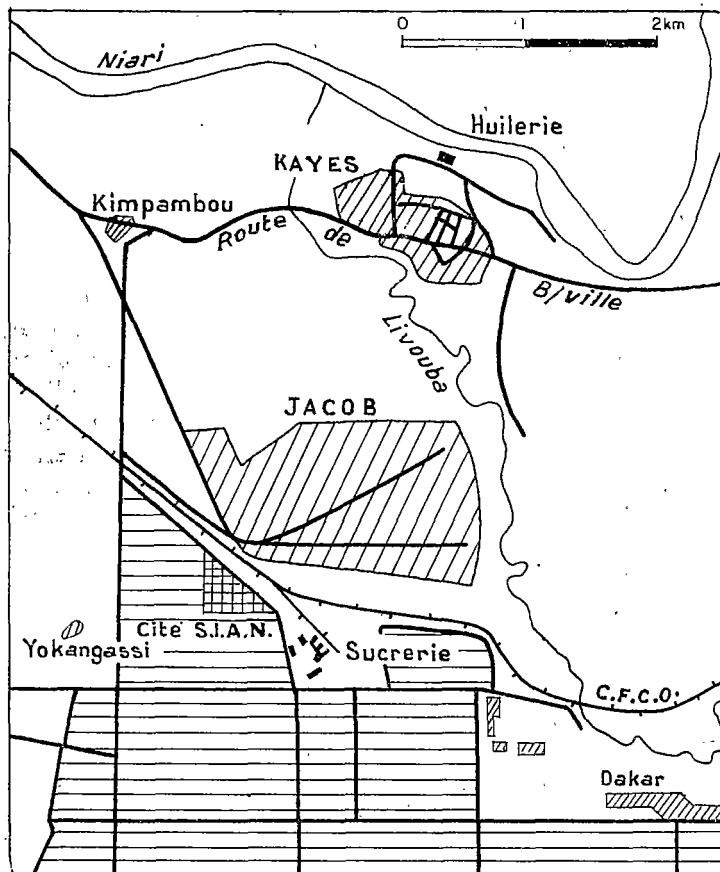


Fig. 12. - La localisation des usines de la S.I.A.N. (sucrierie et huilerie), par rapport à Kayes et à Jacob.

consommation, retards dans le ramassage; l'huilerie a dû momentanément fermer ses portes au début du mois d'octobre. Alors que le tonnage trituré s'était élevé à près de 6 000 tonnes en 1961, il n'atteignait, au 1^{er} octobre 1962, que 2 600 tonnes, et les responsables étaient obligés de rechercher des fournitures supplémentaires en République Centrafricaine (13).

Les opérations sont, à l'huilerie, moins compliquées qu'à la sucrierie. D'abord réchauffées, les arachides éclatées subissent un broyage dans une machine à vis hélicoïdale, qui laisse de 12 % à 15 % d'huile dans les tourteaux. Ceux-ci sont repris pour un

(13) C'est le volume de ces importations nécessaires qui est nouveau, car elles sont habituelles: 600 t en 1959, 1 000 t en 1960, 300 t en 1961. La longueur de trajet rend l'opération financièrement difficile à équilibrer.

second passage, qui n'en laisse plus que 4,5 % au plus. Après décantation, filtrage et passage à la centrifugeuse, on obtient une huile fruitée, ayant une odeur accentuée, et contenant certains acides gras qu'il faut éliminer. C'est le rôle du raffinage. Après apport de soude pour neutraliser l'huile, cette dernière subit deux « lavages » à l'eau, deux centrifugations et une décantation. Il ne reste plus qu'à la désodoriser par une ébullition sous vide à 120°, et elle est stockée en bac vitrifié avant la mise en fûts.

La vente se fait sous deux formes : en fûts, pour 93 % de la production, et en bidons d'un litre pour le reste. La totalité des marchés congolais et gabonais est couverte. On peut noter que, au Gabon, la consommation d'huile désodorisée augmente nettement, au détriment d'une huile bien plus fruitée, jusqu'à présent de beaucoup préférée par la clientèle africaine.

Les exportations en direction du Cameroun et de la République Centrafricaine sont peu importantes. En 1961, 800 t ont aussi été expédiées à Marseille, à destination du marché métropolitain. Quant aux tourteaux, ils ont un placement très commode : 300 à 400 tonnes sont vendues aux éleveurs de la vallée du Niari, et le reste est acheté en totalité par les pays scandinaves, où ils jouissent d'une excellente réputation, comme « expellers » (tourteaux obtenus par pression).

La source d'énergie nécessaire est bien facile à trouver : c'est la coque d'arachide, à laquelle s'ajoutent tombées de sciage, bois de défriche, etc... L'eau est évidemment fournie par le Niari, qui passe en contre-bas de l'huilerie.

Ajoutons, pour terminer, que l'huilerie est équipée pour broyer d'autres oléagineux, et en particulier la noix d'owala (*Pentaclethra macrophylla* Benth.) et la noix d'ongokéa (*Ongokea Gore* (Hua) Pierre). Cette dernière donne une huile très siccative, recherchée pour la fabrication des vernis ; mais l'arbre qui la fournit a un cycle de reproduction de quatre ans ; de plus, il est dispersé dans la cuvette du Congo, et le ramassage des fruits est de moins en moins actif ; c'est pourquoi il n'en a plus été broyé depuis 1960 (14).

III. - LES ASPECTS HUMAINS

1. - Le personnel de la S.I.A.N.

a) *Le personnel européen.*

L'encadrement du personnel africain dans les différents services exige un nombre élevé de spécialistes : il y a 59 employés européens,

(14) Il n'y a que deux huileries au monde qui peuvent fabriquer de l'huile d'Ongokéa : celle de la S.I.A.N., et une autre située au Congo (Léopoldville).

dont 21 sont d'origine étrangère (Néerlandais, Italiens, Allemands...). Avec les membres de leur famille résidant à Jacob, cela fait 130 personnes ; mais beaucoup d'enfants d'âge scolaire restent en France car il n'y a pas sur place d'établissement d'enseignement pour eux.

La pyramide des âges (fig. 13) dressée en intégrant les absents, est celle d'un groupe d'immigrés récents. Ses principaux caractères sont les suivants : excédent général du sexe masculin, avec 102 hommes pour 61 femmes (taux de masculinité : 167) ; faiblesse de la tranche 20-24 ans (4,9 % de la population), car on engage du personnel lorsqu'il est libéré de ses obligations militaires ; enfin, prépondérance marquée des hommes de 25-44 ans, qui constituent 30,1 % du groupe. Il en résulte un dynamisme assez accentué, et une vie collective qui se cristallise au « Club de la canne à sucre » : séances de cinéma, tennis, volley-ball, billard, piscine..., etc. Depuis peu, le régime du congé annuel a été adopté (deux mois de congé pour six mois de séjour).

b) *Le personnel africain.*

Les effectifs employés sont variables, mais le chiffre minimum dépasse 2 500 personnes. Elles se répartissent entre les services généraux, le secteur industriel et le secteur agricole. Les deux premiers secteurs exigent le moins de personnel (950), mais offrent le plus grand nombre d'emplois spécialisés : Les deux usines (sucrerie-raffinerie et huilerie) occupent 540 employés, le garage et les ateliers plus de 290, les bureaux une trentaine, le magasin général et les services de manutention, 40. Les agents de maîtrise, formés peu à peu à la S.I.A.N., sont 10. Pendant la campagne sucrière, ces effectifs augmentent de 180 unités ; il faut en effet renforcer le personnel de l'usine, celui du magasin à sucre et du silo de stockage, engager des chauffeurs supplémentaires en grand nombre. Les autres postes ne subissent que peu de changement.

Le secteur agricole est beaucoup moins diversifié. Dans chacune des unités de culture, on retrouve quatre catégories d'employés. Les manœuvres sont de loin les plus nombreux (plus de 1 100). Au-dessus d'eux, les capitas et les pointeurs forment un personnel d'encadrement relativement peu développé (80 personnes) ; les chauffeurs d'engins sont plusieurs dizaines (80), ce qui ne saurait surprendre, lorsqu'on connaît l'importance du matériel employé ; enfin, on classe sous le nom de *mouanas* (le terme signifie enfant dans les divers dialectes locaux), plus de 200 jeunes gens de moins de 18 ans, utilisés à de multiples travaux secondaires. Ces effectifs, qui varient entre 1 500 et 1 600 ouvriers sont portés, au début de juin, à près de 2 700. Toutes les catégories sont gonflées par suite des besoins de la campagne sucrière, mais surtout celles des manœu-

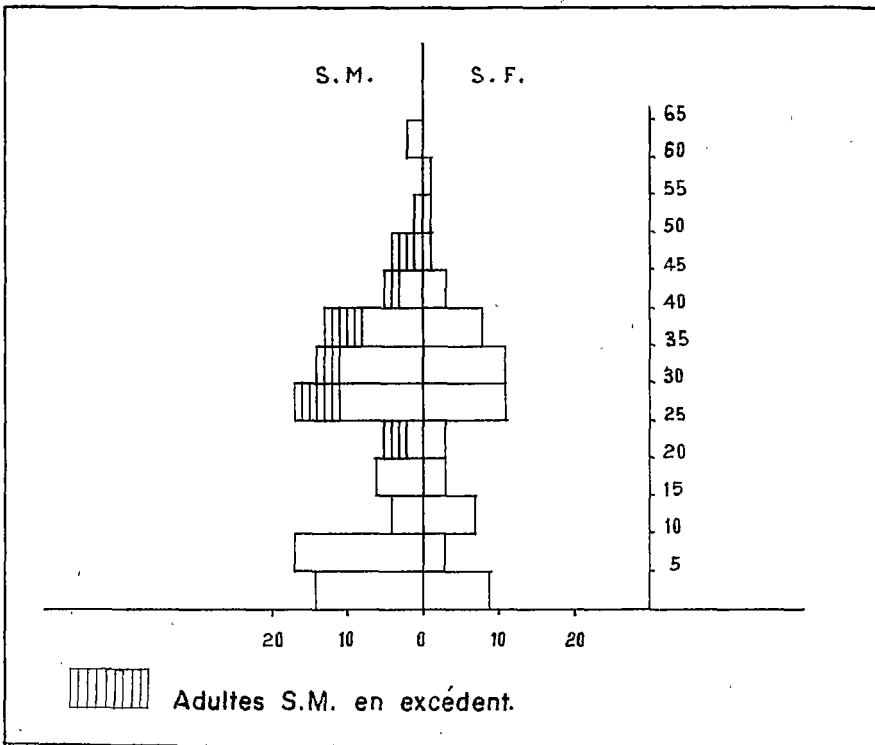


Fig. 13. - Pyramide des âges de la population européenne de Jacob.
S.M., sexe masculin; S.F., sexe féminin.

vres (1 770) et des mouanas (540). Il faut aussi davantage de pointeurs et de capitas pour surveiller les équipes.

Le recrutement de ce personnel d'appoint a longtemps été une des grosses difficultés rencontrées par la S.I.A.N. D'une part, la zone centrale du Niari est relativement peu peuplée, et d'autre part, les gens répugnent au contrat temporaire: ils comprennent mal qu'un travail salarié qui a duré plusieurs mois soit brusquement interrompu, et qu'ils doivent retourner dans leurs villages reprendre leurs activités traditionnelles. Il fallait donc, jusqu'en 1959-1960, faire des tournées de recrutement dans des régions éloignées (Kimongo, Kibangou, Mossendjo...). Avec le temps, des habitudes ont été prises et il existe un fort noyau de ruraux qui revient chaque année avec régularité. Très souvent, les pointeurs jouent le rôle d'agents recruteurs, faisant savoir, au moment voulu, qu'ils peuvent amener 20, 60, voire 150 manœuvres. Les camions de la S.I.A.N. n'ont plus alors qu'à faire le ramassage, tout comme ils reconduisent les saisonniers en fin de campagne. C'est aujourd'hui la région de

Mouyondzi qui fournit le plus gros contingent. Pendant la période de coupe, les ouvriers sont, pour la plupart, logés au village-camp de Dakar, où des logements et dortoirs sont mis à leur disposition par la société. Certains sont hébergés par des « frères de race » à Jacob même, ou bien louent une pièce dans une case. Un avantage en nature est donné quotidiennement à tous sous forme d'un pain distribué en fin de matinée, et ils le mangent en croquant un morceau de canne à sucre. Rappelons que tous les ouvriers sont transportés sur les chantiers et ramenés au « village » par les camions de la plantation. La régularité dans le travail a fait de gros progrès avec les années. En 1953, l'absentéisme moyen était de 36 % chez les manœuvres de culture, 13 % dans les services techniques. En 1962, ces taux sont tombés en dessous de 15 % et 10 % respectivement. Ce sont bien sûr les lendemain de paie qui comptent le minimum de présents...

La fin de la campagne sucrière est marquée par un retour spectaculaire des derniers camions, au milieu d'un tintamarre de klaxons, de chants, de cris de joie. Avant le départ des saisonniers, une grande fête est donnée par la S.I.A.N. sur la place de Jacob, avec courses et concours dotés de prix, match de football contre une équipe extérieure (en 1962, les « Diabes Noirs » de Brazzaville), distribution de primes aux meilleurs coupeurs, de colis-cadeaux, avec les danses et les tam-tams sans lesquels une fête, en Afrique, ne saurait être complète.

La masse des salaires versés est naturellement fonction de l'époque. Elle varie donc selon les mois, de 11 000 000 à 25 000 000 de francs C.F.A. (15) et approche, pour l'année, de 200 000 000 F. La gamme des soldes de base est celle de la deuxième zone, salaires agricoles. Pour le manœuvre de coupe, cette solde est de 159,20 francs C.F.A. par jour, auxquels s'ajoutent des primes qui l'amènent au-dessus de 200 francs C.F.A. (16). Les salaires les plus élevés (agents de maîtrise), atteignent 548 francs C.F.A. par jour, non comptés les primes. Dans les bureaux, les salaires mensuels s'échelonnent de 4 000 à 16 000 francs C.F.A. et les cadres les plus élevés touchent jusqu'à 65 000 francs C.F.A. Comme il est assez facile aux hommes mariés d'économiser la plus grande partie du salaire, les bicyclettes, les machines à coudre, les postes de radio sont nombreux. L'automobile a même fait son apparition parmi les cadres supérieurs; ce sont là les signes d'un enrichissement impensable en milieu rural traditionnel.

(15) 1 franc C.F.A.: 0,02 F.

(16) Ce qui représente, à très peu de choses près, le double du salaire touché par un manœuvre dans le Nord du Congo (3^e zone).

2. - L'agglomération de Kayes-Jacob.

a) *La population.*

Bien que formé de deux groupements séparés, l'ensemble Kayes-Jacob est aujourd'hui considéré comme une agglomération unique en fonction surtout des activités de ses habitants. En fait, on y inclut également Dakar, les deux cités de l'Aquarium et de Yokan-gassi, et le village de l'Aquarium. Cette interprétation est quelque peu abusive, et nous pensons qu'il n'y a pas lieu de confondre en un même ensemble, un village traditionnel qui s'est agrandi grâce à des circonstances favorables, une cité très récente ayant un plan régulier qui rappelle les quartiers urbains, et des villages-camps aux effectifs variables, situés sur le domaine cultivé de la S.I.A.N. S'il existe une certaine homogénéité, il faut la chercher dans la structure démographique de la population.

Et d'abord, combien y a-t-il d'habitants? Personne n'en sait rien, et les évaluations vont du simple au double, car le développement de Jacob même a été spectaculaire. En 1954, il n'y avait auprès de la gare, qu'une centaine de cases, ce qui ne devait pas représenter plus de 450 à 500 personnes; en 1960, la Mission Démographique du Congo a procédé au recensement, mais rien n'a été publié officiellement, sinon une pyramide des âges donnant des pourcentages et non des chiffres absolus. En 1961, le recensement administratif trouvait 8 300 personnes, mais les conditions dans lesquelles il a été conduit amènent à faire toutes réserves sur ce résultat. Enfin, lors de notre passage (octobre 1962), le chef de P.C.A. (Poste de Contrôle Administratif) terminait un nouveau recensement, et ses chiffres approchaient de 9 000 habitants. Ce nombre paraît bien faible à certains, et on nous a avancé celui de 18 000 habitants. La différence est trop considérable pour qu'on ne tente pas une discussion critique. Il est possible d'employer trois méthodes différentes d'approche, que nous examinerons successivement.

La première consiste à se baser sur le chiffre des vaccinations; une campagne antivariolique généralisée, devant toucher toute la population, a eu lieu en août 1962. Le S.G.H.M.P. (17) a compté 16 400 vaccinations. Mais les renseignements que nous avons recueillis permettent de remarquer que des villageois étrangers à Jacob sont venus se faire vacciner; qu'il en a été de même pour des gens de Loudima et Madingou, certains ayant fait spécialement le déplacement par le train; enfin, que le mois d'août correspond à la pleine campagne sucrière avec ses 1 250 saisonniers, sans compter de très nombreux enfants venus passer les vacances scolaires à Jacob, soit parce que l'agglomération représente pour eux

(17) S.G.H.M.P.: Service Général d'Hygiène Mobile et de Prophylaxie.

déjà la ville, soit parce qu'ils espéraient se faire embaucher et gagner ainsi quelque argent.

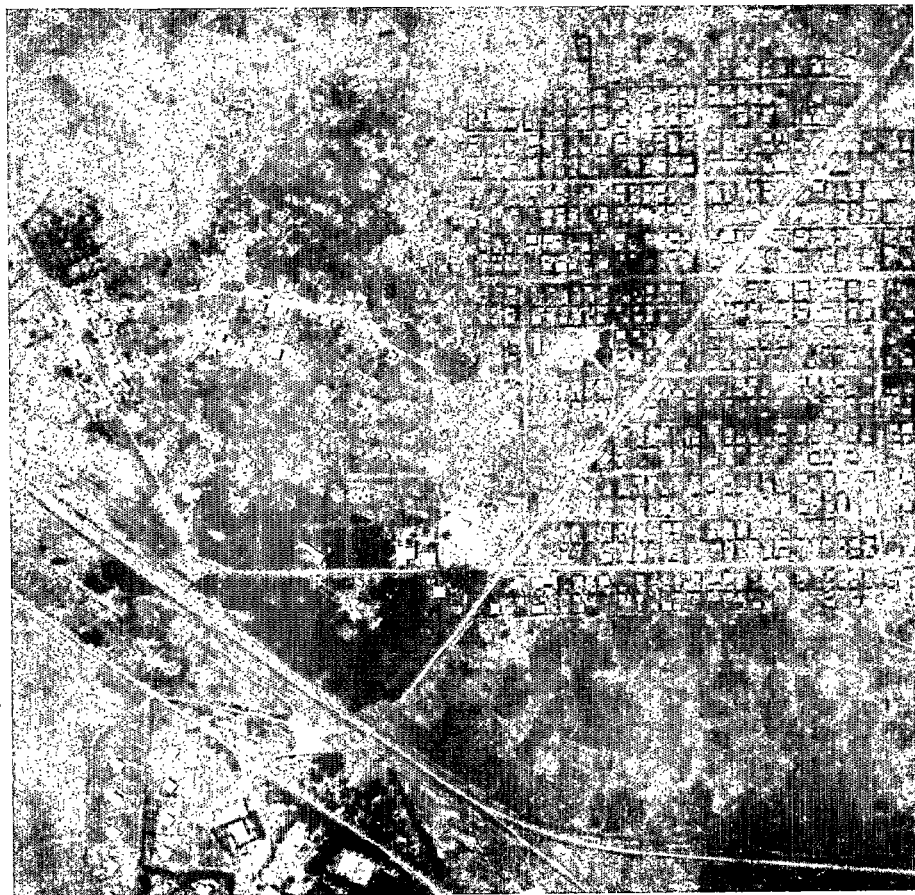
La seconde méthode prend en considération le nombre d'ouvriers permanents de la S.I.A.N. Ils sont 2 500, mais tous ne sont pas chargés de famille (nombreux sont les célibataires); en outre, il y a couramment deux membres d'une même famille employés ensemble. Il nous paraît prudent d'admettre qu'ils ne représentent guère plus de 8 000 à 8 500 personnes. Cependant, Jacob ne compte pas que des salariés, mais aussi des artisans, des boutiquiers, des boys, des cultivateurs... Un sondage dans un quartier important nous a montré que cette catégorie représentait entre 35 % et 40 % des chefs de ménage. Un calcul simple nous fournit alors le chiffre de 12 500 à 13 000 habitants.

La troisième méthode part du nombre des enfants scolarisés. Les différentes écoles de la mission catholique comptent 950 élèves de 5 à 14 ans; à l'école officielle, il y en a 750; et les refus, nous a-t-on dit, ont été très nombreux faute de locaux et de maîtres. En admettant donc une scolarisation des deux tiers, cela ferait 2 550 enfants de 5 à 15 ans. Comme nous le verrons plus loin, par suite d'une forte natalité, la classe des moins de cinq ans est aussi forte que celle des 5-15 ans, et toutes deux représentent, en ville surtout, 40 à 45 % de la population totale. Par ce moyen, nous arrivons aux chiffres minimum et maximum de 13 000 et 13 500 habitants. Nous tenons ceux-ci pour les plus proches de la réalité; la répartition serait ainsi d'un millier d'habitants à Kayes, 1 300 dans les différentes cités de la plantation (Dakar, Aquarium...), et 11 000 habitants à Jacob même (18).

Nous sommes donc bien loin des 18 000 habitants avancés plus haut; mais la croissance extrêmement rapide de Jacob influence les jugements portés. La cité a vraiment jailli du sol en quelques années. En 1954, elle ne comportait qu'un groupe assez restreint de manœuvres habitant le village situé au Nord de la gare. La photographie aérienne révèle nettement les limites de ce noyau initial: le quartier occidental de Jacob, qui en dérive, présente toujours une série de cases dispersées, orientées au hasard, laissant entre elles de larges terrains vagues plus ou moins boisés ou plantés de palmiers. On y circule par des sentiers tortueux, et il n'y a que de très rares clôtures (Pl. VII).

Le reste de l'agglomération s'est étendu à l'Est, sur un plateau allongé qui a bénéficié, depuis 1955, d'un plan de lotissement officiel. On y trouve donc l'aspect familial des quartiers africains de Brazzaville, Dolisiè ou Pointe-Noire: un quadrillage de rues se

(18) Certains pourront s'étonner de la différence entre la population réelle et les résultats du recensement administratif. C'est qu'il est extrêmement facile de se soustraire à celui-ci, notamment pour tous les célibataires travaillant hors de l'agglomération, et louant une pièce chez l'habitant.



Vue aérienne partielle de Jacob.

On distingue très bien, à gauche, le village originel, avec ses cases en désordre; à droite, l'agglomération récente. En bas, à gauche les pavillons du personnel européen.

Cliché Institut Géographique National (mai 1960)

coupant à angle droit, et qui divise l'ensemble en blocs rectangulaires comprenant chacun de 8 à 12 concessions familiales. La progression se fait de l'Ouest vers l'Est, et du Sud vers le Nord. En mars 1960, d'assez nombreux blocs n'avaient pas encore fait leur plein de cases, surtout dans les quartiers périphériques. Par contre, dans les zones bâties les premières, beaucoup de parcelles comportaient déjà deux cases, effet certain d'une pression de la demande: l'une abrite le propriétaire et sa famille, l'autre est louée.

En 1962, l'extension vers l'Est est stoppée: les dernières cases se dressent sur la pente qui descend vers la Livouba. C'est sur la bordure Nord qu'elle se poursuit, entre la mission catholique et les bâtiments du P.C.A. Mais aucun plan n'est tracé; les nouveaux bâtisseurs ne respectent plus qu'un alignement approximatif; des groupes de cases apparaissent, qui sont séparés par la brousse; çà et là, des rectangles grossièrement jalonnés, où figure un écriteau: « Concession de Monsieur X... », le propriétaire tenant à affirmer ses droits.

Les matériaux de construction sont les mêmes qu'ailleurs: poto-poto, briques crues, planches, alternent au gré de la fantaisie du bâtisseur, ou des moyens dont il dispose. Cependant, le toit de tôle, symbole d'une certaine prospérité, est assez répandu; il rappelle que nombreux sont les habitants qui perçoivent un salaire régulier, et peuvent aussi bénéficier des « crédits au petit équipement » grâce à la garantie que fournit la S.I.A.N. Mais certains se contentent des matériaux végétaux, des panneaux de caisses, voire des plaques de cartons d'emballage, qui étalent ainsi, cent fois répété, le sigle de la société.

Un marché important se tient chaque jour, qu'explique le nombre des hommes seuls: il leur faut bien se ravitailler en produits vivriers, et principalement en manioc, dont la culture est du ressort exclusif des femmes. Le commerce est encore représenté par plusieurs boutiques de vente au détail, par une boucherie et par deux magasins européens du type factorerie: on y trouve à la fois alimentation, cycles, tissus, vaisselle, livres, pétrole, etc...

b) *Données sur la structure de la population.*

Les indications fournies par la Mission Démographique du Congo étant jusqu'à présent assez sommaires (fig. 14, A), nous avons voulu nous livrer à un sondage, en relevant les âges des habitants d'un quartier. La pyramide qui en résulte trahit l'origine de la ville (fig. 14, B): excédent très net du sexe masculin en général: 295 contre 238 (taux de masculinité: 124), beaucoup plus important encore si l'on ne considère que la tranche d'âge 20-35 ans: 132 hommes pour 76 femmes (taux de masculinité: 174). La jeunesse

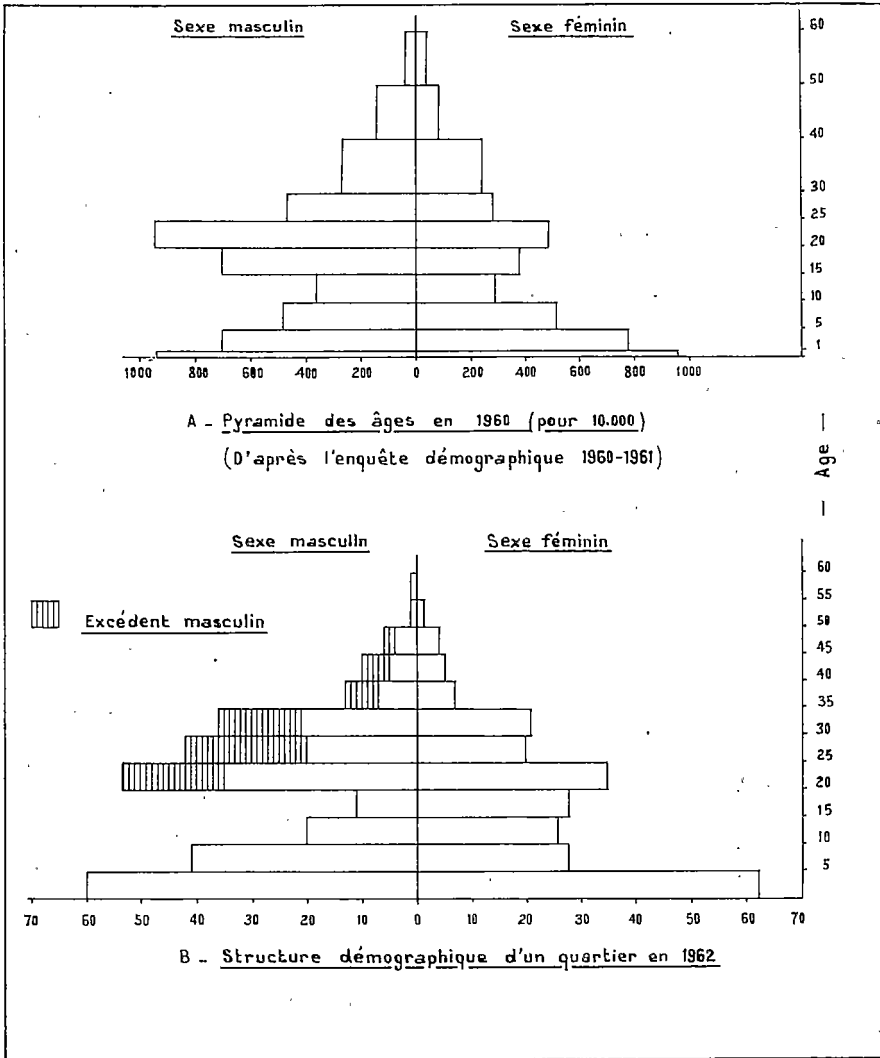


Fig. 14. - Structure par âges de la population africaine de Kayes-Jacob.

de la population est accentuée : personne n'a plus de 60 ans, et les plus de 45 ans ne représentent que 2,4 % du total ; enfin, malgré l'importance de la catégorie des hommes seuls (célibataires ou mariés venus sans leurs femmes), le nombre d'enfants est élevé, ce qui donne à la pyramide une base très large : les moins de 15 ans représentent 44,7 % de l'ensemble. Il faut souligner le déficit considérable qui existe entre 15 et 20 ans, phénomène général au Congo,

renforcé ici par la jeunesse accentuée des hommes : ils ont moins de 40 ans dans leur grande majorité ; rarement mariés avant 25-30 ans, ils ne peuvent avoir déjà de grands enfants (19). Si la classe féminine est plus nombreuse à ce niveau, c'est tout simplement parce que beaucoup sont des femmes mariées venues avec leur époux. On ne saurait non plus s'étonner du taux de natalité générale, qui est de 39,4 0/00 dans le quartier étudié (20).

La répartition ethnique est extrêmement variée, et l'administration distingue dix-huit quartiers différents à Jacob, cinq à Kayes : dans chacun d'eux domine une ethnique. Les Kambas, qui sont « chez eux » à Jacob, occupent trois quartiers, qui regroupent 1 100 personnes ; ils n'ont eu à se déplacer que sur de courtes distances, et cela se traduit par une meilleure structure familiale : 240 familles, 4,5 personnes par ménage. Elle apparaît particulièrement bien à Kayes, dans le noyau originel, où la moyenne est de 6,3. Mais les Kambas ont été largement submergés par les autres. Le groupe le plus nombreux est celui de Soundis avec 1 600 représentants, et 494 familles (moyenne : 3,2). Viennent ensuite les Bembés (850 personnes, 236 familles, moyenne, 3,8), les Maniangas (720 personnes, 207 ménages, moyenne, 3,5), les Minkengués (680 personnes, 203 ménages, moyenne, 3,3), les Dondos (675 personnes, 179 ménages, moyenne, 3,8). On trouve encore maintes autres ethnies, mais en plus petit nombre, soit parce que leur région d'origine est plus éloignée (Vilis), soit parce qu'elles avaient un pôle d'attraction plus proche ou plus puissant (Dolisie pour les Kougnis, Brazzaville pour les Laris). On voit par là que l'influence de Jacob sur les éléments ruraux prêts à émigrer s'exerce surtout à l'Est et au Nord, dans un rayon de 150 km environ. On peut d'ailleurs admettre que le brusque développement de cette agglomération est la cause de la stabilisation de Dolisie, constatée au cours des dernières années, les candidats salariés de tout le Niari préférant se diriger là où existent de réelles possibilités d'embauche.

Le rôle de la S.I.A.N. dans l'économie urbaine se traduit par l'importance des professions salariées ; dans le quartier qui a fait l'objet d'un sondage, elles représentent 67,7 % des professions déclarées — donc plus des deux tiers — et se partagent entre trois catégories : celle des petits salariés (manœuvres, sentinelles, plantons, chauffeurs de chaudières) qui sont 36 ; celle des ouvriers ayant déjà

(19) Il faut signaler ici une différence anormale entre les deux pyramides. En 1960, les hommes de 15-19 ans formaient 7,2 % de la population ; en 1962, 2,1. Un tel changement est peu vraisemblable en deux ans. Mais ne peut-on remarquer qu'en 1960, la campagne sucrière battait son plein au moment de l'enquête ; les agents recenseurs n'auraient-ils pas inscrit, comme habitant Jacob, tous ceux que la S.I.A.N. englobe sous le nom de « mouanas » (12-18 ans), qui sont plus de 500, et dont beaucoup sont des saisonniers, immigrants temporaires ?

(20) Si l'on applique ce taux à une population de 13 000 habitants, on obtient le chiffre de 512 naissances annuelles, soit en moyenne 3 naissances tous les deux jours, ce qui correspond au rythme des accouchements à la maternité.

une qualification nette (ménéusiers, maçons, peintres, électriciens, conducteurs d'engins, mécaniciens): on en compte 40; enfin, le personnel d'encadrement subalterne (pointeurs, capitas, surveillants): 8 personnes.

C'est aussi parmi les salariés qu'il faut ranger les boys: nous en avons trouvé 16 (cuisiniers, lavadères; 12,9 % des professions déclarées), et ce nombre paraît élevé pour un seul quartier; le hasard a dû nous mener sur une concentration particulièrement forte, car avec une soixantaine de ménages européens à Jacob, et quelques familles africaines dont le niveau de vie est relativement aisé, il ne devrait guère y avoir, en tout, plus d'une centaine de boys.

Le secteur agricole vient en troisième position, avec 12 chefs de ménage (9,7 %): des cultivateurs surtout, mais aussi un jardinier et deux chasseurs. Les gens du secteur commercial sont 5: un commerçant proprement dit, deux colporteurs et deux gérants de boutiques; mais il n'est pas précisé si ces derniers sont libres ou salariés. Il faut enfin citer les artisans (3,2 %), parmi lesquels on retrouve, avec les inévitables tailleurs, une des professions les plus encombrées des villes d'Afrique noire.

Il ne s'agit là, naturellement, que d'une indication, et l'éventail des professions serait peut-être différent ailleurs. Il est certain, par exemple, que la vie rurale traditionnelle est restée plus active à Kayes, que les salariés dominant de très loin dans les villages et camps situés sur la plantation même. Il y a aussi, à Jacob, un quartier de fonctionnaires (gendarmerie, Postes et Télécommunications, Enseignement, Sous-Préfecture...); il compte 135 personnes, et sa structure démographique est différente de celle des autres quartiers (moins de 18 ans :57 %). Il faut tenir compte enfin du rôle joué par l'appartenance ethnique: certaines « races » sont plus attirées par telle ou telle profession. Il ne faut donc extrapoler ces résultats partiels qu'avec la plus extrême prudence. Nous pensons cependant que les grandes catégories indiquées ici reflètent assez fidèlement la physionomie de l'agglomération.



Avec un chiffre d'affaires dépassant 1 500 000 000 de francs C.F.A., la S.I.A.N. est aujourd'hui l'une des plus grosses entreprises du Congo. Depuis deux ans, elle connaît une nette prospérité, après un démarrage difficile, et des épreuves dont elle subit encore les conséquences financières. Les années qui viennent verront-elles la production augmenter? Sans doute, avec l'accroissement de la consommation que provoque le relèvement du niveau de vie général; il ne faut pas oublier que le sucre est encore pour beaucoup, dans les pays tropicaux, une denrée de luxe qui s'achète au morceau

et non au kilo. L'usine est d'ailleurs prévue pour l'installation de nouvelles machines, lorsque le besoin s'en fera sentir.

Pour l'instant, la S.I.A.N. cherche plutôt à diversifier ses activités. Ainsi s'explique la création d'une minoterie, dont la construction s'achèvera sans doute en 1963. D'une capacité journalière de 350 quintaux, elle utilisera naturellement du blé d'importation. La consommation de pain augmente très vite au Congo, et le placement de la production est assuré. C'est dans la même optique que s'inscrit le projet « plantation d'ananas » étudié actuellement par un groupe américain, qui en confierait la gestion à la S.I.A.N.; elle fournirait la matière première à une grosse usine de jus de fruits (plus de dix millions de boîtes). Un élevage pourrait aussi valoriser les issues de la minoterie et les tourteaux de l'huilerie. Enfin, il est permis de supposer qu'à plus longue échéance, une distillerie viendra compléter la sucrerie.

Ce sont avant tout les conséquences humaines du développement de la S.I.A.N. que nous voudrions souligner ici. En s'implantant dans une zone jusque là purement agricole, elle a amené de profonds bouleversements; des courants migratoires se sont établis, qui ont affecté des milliers d'individus dans une vaste région. Ceux-ci sont venus former, aux portes de la plantation, une agglomération de plus de 10 000 âmes, dont l'importance dépasse largement les besoins en main-d'œuvre de la société. Comme beaucoup de villes d'Afrique Noire, Jacob ne s'accroît plus en fonction d'une nécessité économique, mais de la résonance psychologique qu'elle éveille dans l'esprit des villageois: l'espoir d'un hypothétique salaire n'est pour beaucoup qu'un prétexte pour sortir d'un milieu qui leur paraît médiocre, ou trop contraignant. Mais l'influence directe de la plantation se fait encore sentir chaque année par le recrutement du millier de saisonniers dont elle a besoin. Sans doute ces derniers reviennent-ils au village, du moins pour l'instant; ils y ramènent de l'argent, source de mieux-être, et cet aspect du phénomène est positif. Mais qui en mesurera les effets, à brève échéance, sur la génération montante? Pour elle, rester en brousse sera vite synonyme de stagnation à un niveau médiocre, et cela risque fort d'accélérer un dépeuplement rural qui, en certains endroits, prend déjà une allure inquiétante.

Il est évident qu'on ne saurait en rendre responsable ni la S.I.A.N., ni les entreprises similaires. Mais il faut insister sur la nécessité absolue d'une promotion économique des campagnes, le salariat généralisé n'étant pas une solution. C'est seulement lorsque le cultivateur vendra convenablement ses produits, quand il aura un revenu monétaire décent tiré directement du travail de la terre, qu'il cessera de tourner ses regards vers l'usine ou vers la ville, et d'envier son frère citadin. Alors, la société rurale ne verra

plus partir ses éléments les plus productifs, et elle deviendra un des moteurs de l'économie, au lieu d'en être le poids mort. Sur les chemins du développement, on doit compter les ateliers, les usines, les barrages et les ports ; mais ils risquent de ne pas mener très loin, s'ils ne passent d'abord par les villages de brousse.

Pierre VENNETIER.

PIERRE VENNETIER

08 OCT 1963

LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE ET AGRICOLE DU NIARI

(S. I. A. N.)

(Congo-Brazzaville)



Extrait de la revue « LES CAHIERS D'OUTRE-MER »

tome XVI (1963) p. 43-80

B-1539

exl